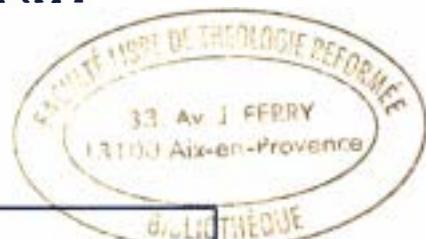


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

J. G. H. HOFFMANN : Vie, Martyre et Mort de la Faculté de Théologie de Tartu	1
Pierre MARCEL : « Frères et sœurs » du Christ (suite)	12
Pierre PETIT : Quelques livres catholiques, Chronique brève	27
Bibliographie	38
Statistiques religieuses	41
Bulletin de l'Alliance Evangélique Française.	

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIETE CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD

André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J. G. H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN,
Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction et commandes : 8, rue de Tourville, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
(Seine-et-Oise), France

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

Prix de ce numéro : F 5,—

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de
« La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome
(année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour
l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de
l'année. Les frais de rappel (1 F) sont à la charge des abonnés.



VIE, MARTYRE ET MORT DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE TARTU

par J.-G.-H. HOFFMANN

Le protestantisme de langue française dans son ensemble et nos milieux théologiques en particulier ne possèdent qu'une idée fort vague de ce que peut être le sort d'une faculté de théologie lorsque le pays où elle exerce son ministère se trouve annexé par l'Union Soviétique. Soyons honnêtes : ce n'est pas tout à fait notre faute, à nous « protestants moyens », si notre ignorance est si grande. Où trouverions-nous une information impartiale et — surtout — basée sur une connaissance irréfutable des faits ? Tout se passe comme si une générale conspiration du silence s'efforçait de nous priver de toute possibilité d'information.

Nous adresserons-nous alors à ces chefs d'Eglises subsistantes derrière le rideau de fer que les hasards de la vie œcuménique amènent jusqu'à nous ou, du moins, jusqu'en quelque pays libre où il est loisible de les atteindre ? — Ce serait ignorer totalement les conditions imposées par les gouvernements communistes à ceux qu'ils autorisent de représenter leur Eglise devant le monde libre, que d'imaginer ces hommes à même d'apporter une information impartiale. Quand, au mois de mai 1957, le pasteur Estonien J. KIIVIT déclarait à la presse suédoise : « Pourquoi voulez-vous parler du "bon vieux temps" ? Nous sommes bien plus désireux de vous entretenir des lendemains qui chantent »¹, ce pasteur ne faisait qu'obéir aux ordres reçus. Eût-il pu agir autrement, cet homme, désigné pour remplir les fonctions d'archevêque de l'Eglise luthérienne de son pays par le commissaire du peuple Alexandre VEIDERPASS chargé des questions religieuses auprès du Conseil des Ministres de l'Union Soviétique, puis « élu » sur l'ordre de l'administration soviétique, bien que le titulaire A. PÄHN se trouva encore en vie dans quelque prison de Russie ? Si, de notre côté du rideau de fer, nos Eglises considèrent un tel homme comme chef d'une

¹ *Morgan Bladet* du 28 mai 1957.

Eglise indépendante et l'honorent en conséquence de distinctions nombreuses², de l'autre côté de ce même rideau, il n'est qu'un administrateur, soumis à l'autorité d'un fonctionnaire athée. En cela sa situation ne diffère aucunement de celle des autres « responsables » des Eglises de Lettonie, Lituanie, Biélo-Russie, Bohême, Croatie, Hongrie, Slovaquie, Ukraine, d'autres encore qui, tous, ont reçu mission de l'Union Soviétique de tenir un rôle dans la stratégie de conquête qu'elle poursuit inlassablement et où le Conseil Œcuménique des Eglises paraît un terrain particulièrement propice à exploiter. Contraints et forcés, ces hommes ne peuvent que déferer à la volonté de leurs maîtres. Nous n'avons pas le droit d'accroître leur torture en les entraînant toujours plus avant dans l'engrenage de mensonges et d'hypocrisie où les a poussés la redoutable contrainte de la police secrète, qui leur dicte leur comportement.

Vingt années se sont écoulées depuis que la chute du rideau de fer est venu isoler les Eglises de l'Est de celles de l'Ouest. Vingt années au cours desquelles la rigoureuse reconstitution du drame vécu là-bas a exigé de longues recherches, d'innombrables recoupements afin qu'il apparaisse tel qu'il fut souffert et sans que cette reconstitution puisse être contestée. La plus précieuse contribution à cette connaissance, nous la devons au professeur Arthur Vööbus, de la *Lutheran School or Theology de Chicago*³. Consacrée au destin de la Faculté de Théologie de Tartu, en Estonie, cette monographie est d'une valeur sans prix pour quiconque est véritablement soucieux de connaître et de comprendre le sort des chrétiens qui tombent aux mains des exécutants du communisme, en quelque endroit du monde que ce soit.

COMMENT NAQUIT, VÉCUT ET SE DÉVELOPPA LA FACULTÉ DE TARTU.

Le 30 juin 1632, le roi de Suède GUSTAVE II ADOLPHE accorda sa charte à l'Université de Tartu. Deux années auparavant, un collège avait vu le jour en cette ville située aux confins de l'Estonie et des territoires sous domination russe. Sous l'habile direction du grand pédagogue J. SKYTTÉ, ce collège s'était développé si promptement que le roi vit en lui un instrument capable de servir sa politique en y associant étroitement les Estoniens et les Lettons. De la part du défenseur de la cause de la Réforme, c'était là un geste audacieux. En effet, depuis la conquête de leur territoire par les chevaliers teutoniques, les peuples baltes vivaient sous un régime d'étroite sujexion à leurs maîtres allemands. Les « barons baltes » ne pouvaient pas ne pas réagir devant

² La faculté de théologie de Paris, par exemple, lui a conféré un doctorat !

³ A. Vööbus, *The Department of Theology at the University of Tartu*, Stockholm 1963.

une décision royale créatrice d'une égalité devant l'enseignement supérieur aussi bien des baltes que de leurs suzerains allemands, des riches et des pauvres, des fils de paysans et des jeunes nobles. Un autre motif de leur indignation était l'introduction dans l'enseignement, à côté du latin, de l'estonien et du letton alors qu'ils n'avaient cessé d'imposer l'allemand comme langue cultivée. Le « grand roi » était trop puissant. L'opposition fut réduite au silence.

On ne saurait trop souligner dans cette fondation de « l'Académie Gustavienne » la consécration des langues baltes en tant que langues universitaires. La section théologique ayant la prééminence d'honneur à Tartu, comme elle l'avait à Upsal, ce sera elle qui ne tardera point à incarner aux yeux des russes la force capitale de résistance à toute tentative de russification et le facteur fondamental du développement de la conscience de leur valeur en tant que peuples des estoniens et des lettons. Nous entrevoyons dès lors un des motifs fondamentaux de la haine vouée à l'Eglise et à l'enseignement théologique baltes. Dès ses origines, l'Université de Tartu porte en son existence même le motif de l'acharnement avec lequel elle sera frappée.

Peu de centres d'enseignement supérieur ont dû connaître destin aussi troublé que celui qui échut en partage à Tartu. Dès 1656 une invasion russe amoncela les ruines et contraignit professeurs et étudiants à chercher refuge à Tallinn. De 1700 à 1710, nouvelle invasion, dans une atmosphère que nous rend sensible le rapport envoyé au Tsar par le général en chef SCHEREMETJEV : « Rien n'est laissé dans le pays qui puisse encore être détruit ; tous les centres sont vides et ravagés ; hommes, femmes et enfants ont été emmenés en captivité par milliers ainsi que les chevaux et les vaches ; ce qui n'était pas emportable, nous l'avons mis en pièces ou percé de part en part ; la Livonie entière et une partie de l'Estonie sont si désertes que les localités n'existent plus que sur les cartes ; aussi, à mon avis, tous ceux qui ont trouvé refuge dans les marais et les forêts vont-ils se rallier certainement à vous. »⁴.

L'ampleur des destructions était telle que ce ne fut qu'en 1802 que la section de théologie put être réouverte au sein de l'université de Dorpat (nom allemand pour Tartu). Ce furent de simples considérations politiques qui amenèrent le tsar à réouvrir l'université : interdisant les études à l'étranger, par crainte de l'influence de la révolution française, il fallait bien procurer aux étudiants le moyen de poursuivre leurs études ! Un conservatisme étroit régnait dans les pays baltes où le clergé, composé exclusivement d'allemands, professait le luthéranisme le plus intolérant et luttait de toute son énergie contre le piétisme. C'était vers Erlangen que les théologiens regardaient et il

⁴ R. WITTRAM, *Baltische Geschichte*, München 1954, p. 105 et VÖÖBUS, *op. cit.* p. 20.

faut reconnaître que ce jumelage avant la lettre détermina une effective renaissance de la pensée et de la vie théologique estonienne.

Mais, dès 1880, la politique de russification reprit, soutenue par l'action de l'Eglise orthodoxe russe. Alors que les professeurs allemands des autres facultés se trouvèrent remplacés en 1889, la faculté de théologie put conserver les siens car l'orthodoxie russe redoutait l'influence possible d'un enseignement évangélique, s'il venait à être donné en russe ! En conséquence, après avoir fait appel à des étrangers non allemands, ce fut en 1916, donc à la veille de la révolution russe, qu'il devint enfin possible de confier un enseignement à l'Estonien J. KÖPP et aux Lettons J. SANDERS et K. KUNDZINS, premiers théologiens baltes autorisés à enseigner leurs frères et à former des pasteurs pour leur peuple.

Si l'indépendance de la République d'Estonie put être proclamée le 24 février 1918, l'occupation du pays par les forces allemandes vit alors se déclencher une violente campagne de germanisation. La capitulation allemande le 11 novembre 1918 eut pour conséquence une tentative de conquête des Etats Baltes par les forces révolutionnaires communistes effectuée au milieu de la plus grande confusion engendrée par la présence simultanée de troupes allemandes non rapatriées, de forces contre-révolutionnaires russes et de corps-francs estoniens composés bien souvent d'écoliers et de lycéens ! Partout où l'emportèrent les armées rouges, de nombreux chrétiens furent mis à mort : luthériens, orthodoxes et autres, tous confondus dans le même destin. Parmi les membres de la Faculté de Théologie, le professeur T. HAHN fut tué le 14 janvier 1919, en même temps que l'évêque orthodoxe PLATON et de nombreux fidèles. Le professeur A. v. STROMBERG fut arrêté et le martyre qu'il endura fut tel qu'il ne recouvra jamais ses forces et mourut trois ans plus tard, précurseur de tous ceux qui étaient destinés à subir un sort similaire après 1940.

L'AGE D'OR DE LA FACULTÉ DE TARTU.

Malgré la guerre de libération et ses exigences, au prix d'un effort extraordinaire, l'université de Tartu réouvert ses portes le 1^{er} décembre 1919 alors que la bataille faisait rage presque à ses portes. C'était au professeur J. KÖPP qu'avait été confiée l'organisation de la faculté de théologie. Sous le régime russe, l'orientation strictement germanique de l'enseignement avait écarté systématiquement tous les estoniens des études en vue de l'enseignement universitaire. KÖPP parvint à résoudre le problème en faisant appel comme experts à des professeurs de facultés allemandes auxquels furent adjoints les deux seuls enseignants estoniens, Olaf SILD et lui-même. KÖPP sélectionna parmi les pasteurs ceux d'entre eux qui avaient eu le courage de poursuivre des

études parallèlement à leur ministère et malgré l'hostilité qui leur était témoignée. Il s'agissait de former dans les meilleures conditions un corps professoral à même de remplir ses fonctions, en même temps qu'un encadrement du corps pastoral composé de théologiens de valeur.

Il apparut très vite que l'enseignement des cinq chaires traditionnelles (Ancien Testament, Nouveau Testament, Histoire de l'Eglise, Dogmatique, Théologie Pratique) ne pouvait satisfaire aux besoins de l'époque. On leur adjoignit donc une chaire d'histoire des religions, à laquelle furent rattachées la philosophie et la psychologie religieuses, et on créa une maîtrise de conférence pour la théologie grecque orthodoxe, cependant qu'un intérêt très spécial était accordé aux recherches sur la religion primitive des estoniens, la christianisation du pays et son histoire religieuse : domaines systématiquement ignorés au cours des siècles d'occupation.

Sous l'impulsion de H. B. RAHAMÄGI et J. KÖPP des efforts considérables furent consacrés à la création d'une importante bibliothèque théologique, où les sources latines, grecques et orientales eurent une place de choix. O. SILD crée un musée d'archéologie chrétienne destiné à conserver et faire connaître le passé de l'Eglise du pays. Un cabinet d'art chrétien ancien vint compléter un ensemble scientifique qui, durant sa brève existence, contribua remarquablement à l'élargissement des horizons et à la promotion aussi bien des pasteurs que des fidèles estoniens.

Une paroisse universitaire fut créée sous l'impulsion de RAHAMÄGI, mettant à profit en ce domaine la longue expérience acquise par lui au service des unions chrétiennes de jeunes gens.

Une revue théologique en estonien, « Le journal de théologie » (*Usuteadusline Ajakiri*) vint compléter cet équipement du pays en moyens d'information religieuse et théologique.

Nous ne pouvons passer en revue ici ce que fut l'apport à la recherche théologique de la faculté de Tartu. Il est significatif que la première de ses publications magistrales fut l'étude du professeur O. SILD sur le martyrologue chrétien au temps de la persécution de DÉCIUS⁵, comme si son auteur avait eu une vision prophétique de ce que serait le sort de sa faculté et le sien.

Une attention particulière fut accordée, nous l'avons dit, non seulement à la sélection d'une élite théologique mais à la préparation de celle-ci en vue du ministère de docteur de l'Eglise et de celui d'enseignement de Faculté. Un nombre considérable de pasteurs et de jeunes théologiens se mirent à l'œuvre avec une consécration et un enthousiasme attestant la volonté unanime du pays à être digne de son indépendance et à perfectionner les conditions de celle-ci.

⁵ Das altchristliche Martyrium in Berücksichtigung der rechtlichen Grundlage der Christenverfolgung, Tartu, 1920.

Le lecteur désireux de se rendre compte de l'importance des travaux réalisés et d'entrevoir plus clairement les perspectives qu'ouvriraient, en 1940, les recherches entreprises, consultera l'ouvrage du professeur VÖÖBUS indiqué plus haut. Non seulement il y découvrira l'ampleur de l'œuvre accomplie en moins de 20 ans, mais il ne pourra pas ne pas acquérir la conviction de la vitalité et de l'originalité spécifique d'un peuple capable d'avoir donné des hommes de cette valeur à la science théologique après tant de siècles d'asservissement et de mise en quarantaine... par d'autres chrétiens, hélas ! Il comprendra aussi pourquoi la volonté soviétique d'anéantissement de l'élite religieuse du pays a pu être alimentée par l'importance effective de l'influence de travaux historiques comme ceux d'O. SILD sur l'histoire religieuse d'Estonie et sur les conditions religieuses, spirituelles, intellectuelles, morales et culturelles de la vie en Estonie d'après les procès-verbaux des visitations ecclésiastiques, ou comme ceux de J. KÖPP sur l'histoire du diocèse de Laiuse. Il venait de publier un important ouvrage sur l'importance de l'administration ecclésiastique sur le développement spirituel de l'Estonie quand les forces soviétiques occupèrent le pays. Un de leurs premiers soucis fut de saisir ce livre et d'en détruire les exemplaires. Il ne fallait en effet à aucun prix qu'un tel ouvrage puisse accroître le sens de la responsabilité des estoniens à l'égard de leur pays au moment où il s'agissait de les contraindre à s'incorporer aux Républiques socialistes soviétiques.

Le 14 décembre 1939, le professeur J. KÖPP fut élu évêque. La menace que la guerre faisait peser sur le monde et que renforçait, pour les Etats baltes, l'alliance germano-soviétique, demandait à la tête de l'Eglise un homme ayant l'autorité, la réputation, le sens de l'organisation, la valeur personnelle de KÖPP. A trois reprises il avait été élu recteur de son université. Personne en Estonie ne pouvait prendre en mains une responsabilité telle que celle-là. Son prédécesseur, H. B. RAHAMÄGI, élu évêque en 1934, s'était retiré afin de pouvoir reprendre ses travaux théologiques. Nul ne pouvait imaginer l'ampleur de la catastrophe que l'occupation de la Norvège, des Pays-Bas, de la Belgique, du Luxembourg et l'effondrement de la France allaient, au printemps suivant, entraîner sur les Etats Baltes.

LE MARTYRE ET LA MORT DE LA FACULTÉ DE TARTU.

Abandonnés de tous, en violation de tous les pactes internationaux, le 17 juin 1940 vit les forces soviétiques occuper les Etats Baltes. Ce n'est point ici le lieu de décrire ce que fut cette occupation. J'ai versé au dossier de l'information sur elle divers documents importants aux-

quels je prie le lecteur de se reporter s'il veut avoir des « preuves » de son caractère odieux et de la volonté de génocide qui l'anima⁶.

Etant donnée l'importance du rôle joué par l'Eglise dans le maintien de la conscience populaire d'appartenir à une nation libre et distincte des autres, ce fut elle qui fut l'objet de mesures coercitives immédiates. Tout enseignement religieux fut interdit dans les écoles⁷; émissions religieuses et retransmissions de cultes par la radio furent supprimées; tous les mouvements chrétiens de jeunes, les camps bibliques, les cours de préparation à la confirmation, les écoles du dimanche, les clubs paroissiaux perdirent leur droit à l'existence. Les cultes de jeunesse et ceux pour enfants, ainsi que les publications religieuses de toutes catégories furent prohibés. Eglises, bâtiments paroissiaux ou diocésains, cimetières, écoles, hôpitaux, maisons de retraite, orphelinats, terrains de camps et de sport, presbytères furent confisqués. De nombreuses églises furent profanées et utilisées de manière à souligner leur avilissement⁸. « A l'avenir, déclara le décret relatif à l'université de Tartu, « tout enseignement et toute étude devront être strictement marxisto-léninistes... ».

En conséquence, et dès l'entrée des troupes, le Musée d'archéologie chrétienne, le cabinet d'art chrétien ancien, la bibliothèque de la faculté de théologie furent mis à sac et la bibliothèque de l'université « révisée ». Le catalogue des monuments chrétiens estoniens dressé par le musée d'archéologie chrétienne fut détruit. Tous les grades conférés à la requête de la faculté de théologie furent annulés et le port de leurs insignes interdit. Les librairies, les dépôts des maisons d'édition et les imprimeries furent visités. Non seulement le dernier ouvrage du professeur KÖPP, dont je parlais plus haut, fut saisi et détruit mais l'introduction au livre du prophète Abdias du professeur MASING, qui allait être distribuée par l'éditeur, fut anéantie au point que pas un seul exemplaire ne put être sauvé. Rien qu'à la bibliothèque de l'université, 70.000 volumes furent mis en pièces.

S'il en fut ainsi des choses, on peut imaginer ce que fut le sort des personnes. Arrestations, déportations, tortures, meurtres frappèrent la Faculté tant dans ses enseignants que dans ceux qui devaient assurer la relève. L'évêque RAHAMÄGI fut le premier atteint. Arrêté en janvier 1941, il fut déporté à Ufa, lieu dont le nom évoque des destins identiques à ceux que connurent les camps de la mort allemands. Il périt sous la torture en 1942. En sa personne la branche « Vie et

⁶ J.-G.-H. HOFFMANN, *Le Prix de la liberté : la tragique destinée des Peuples baltes*, « Bulletin de la Faculté Libre de théologie protestante de Paris », n° 32, 1949.

⁷ A la suite d'un référendum, l'enseignement religieux était obligatoire dans les écoles, mais les parents avaient naturellement le droit de choisir celui qui leur convenait.

⁸ J'ai moi-même vu en Carélie finlandaise, au moment du retrait des troupes soviétiques, un autel transformé en urinoir.

action » du Mouvement œcuménique perdit un membre de son comité de continuation et les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens l'un de leurs plus actifs chefs et inspirateurs.

Jaak VARIK, maître de conférence de théologie pratique, informé de son imminente arrestation, s'était réfugié à la campagne. Le 8 juillet 1941, la police secrète arrêta sa femme et sa fille comme otages. Menacées, la fille tint bon mais la femme, épouvantée par les préparatifs effectués devant elle, s'effondra. Assurée par un des policiers que son mari n'avait rien à redouter, elle finit par convaincre sa fille d'aller à la recherche de son père. Informé de la détention des siens, VARIK se rendit et succomba le même jour au cours de tortures dont témoigna son corps brisé. Johannes HIEMETS, spécialiste des mouvements piétistes, fut arrêté et déporté on ne sait exactement où. Il mourut à une époque et dans des circonstances inconnues. - Kurt SAARSE, dont les études étaient consacrées au paulinisme, fut arrêté le 14 juin 1941 et exécuté l'année suivante en Sibérie. - Karl TÜT se spécialisait dans l'éthique à l'intention du travail parmi la jeunesse. Arrêté au printemps de 1941, il subit en Sibérie le même sort que ses compagnons d'études. Au moment où ces jeunes hommes disparaissaient dans ces conditions, la persécution battait son plein dans les Etats Baltes : 163 responsables de la vie de l'Eglise luthérienne, pasteurs et laïcs, périrent, parmi lesquels le vice-président du Consistoire, K. KAARMA, brûlé vif après avoir été torturé. Avec eux furent exécutés de manières diverses les évêques BULIN, de l'Eglise orthodoxe, PROFITTLICH, de l'Eglise catholique, PRIKASK, de l'Eglise méthodiste et le pasteur VARALAIK de l'Eglise baptiste, en même temps qu'un grand nombre de leurs fidèles. Dans la seule journée du 14 juin 1941, 9.730 personnes furent arrêtées et déportées, parmi lesquelles 1.944 enfants. Sur les 60.000 personnes déportées ou tuées durant l'occupation soviétique, pour la seule Estonie, 24 % étaient des enfants⁹.

Les autres membres de la Faculté ne durent la vie qu'à la fuite. Confondant leur sort avec celui de leur peuple, les moyens auxquels ils eurent recours dépassent notre imagination. Nous connaissons des hommes dont l'existence est due au fait d'avoir pu se cacher dans des cheminées, des réservoirs de chauffage central, des souffleries d'orgue, des cercueils de morgue d'hôpital. Dans cette atmosphère de terreur, nombreux furent ceux dont le système nerveux fut atteint pour toujours, nombreux furent les cas de suicides de familles entières. Parmi les destinées les plus tragiques figure celle du professeur Olaf SILD. Cet homme avait voué son existence entière à la recherche et à l'enseignement. Il leur avait sacrifié tout droit à une vie privée et, pour eux, avait renoncé au mariage. La destruction de son œuvre, des

⁹ On trouvera dans mon étude citée plus haut (p. 23) la circulaire soviétique précisant les catégories sociales devant être liquidées en priorité.

collections scientifiques, des bibliothèques théologiques, plus encore que les horreurs dont il fut le témoin, anéantirent sa personnalité. Durant l'occupation allemande il n'eut plus assez de forces pour reprendre son œuvre et il mourut, totalement brisé, le 22 mai 1944.

L'attaque de l'Union Soviétique par l'Allemagne le 22 juin 1941 suscita en tout Balte une espérance infinie. Le pays entier se souleva contre ses bourreaux et la plus grande partie du sol national se trouvait libérée avant l'arrivée de la Wehrmacht. Mais celle-ci apporta avec elle une désillusion nouvelle. Le premier de ses gestes fut de confisquer les armes détenues par les forces nationales de libération ! Les peuples comprirent qu'ils avaient changés de maîtres. Toutefois si leur indépendance paraissait perdue, une fois de plus, du moins ils étaient traités en êtres humains et femmes et enfants avaient cessé d'être en danger permanent. L'occupation se mua quasi instantanément en germanisation et nazification. En dépit de celles-ci, il fut possible de tenter de relever les ruines et de réorganiser la vie universitaire et religieuse, pour ne parler que de celles-ci. Seulement si la liberté d'édition d'ouvrages théologiques et religieux était rétablie, le manque de papier réduisit son application à une simple tentative de réponse aux besoins les plus criants.

Dès la fin de l'été 1941, un enseignement théologique fut réorganisé sous l'autorité du doyen AASLAVA, mais dans des conditions curieuses. Il n'y avait en effet pas de place pour une faculté de théologie dans une université allemande sous contrôle nazi. Elle dépendit donc de l'Eglise mais ceux d'entre ses membres qui avaient appartenu à l'ancienne université continuèrent à être payés par l'Etat. L'archevêque KöPP se multiplia durant toute cette période afin de parvenir à résoudre les problèmes presque insurmontables suscités par un tel régime et fut énergiquement aidé par le recteur KANT. Finalement et vaille que vaille la vie universitaire reprit, sans cesse menacée, mais aussi sans cesse encouragée. Le 23 janvier 1943 put être soutenue la thèse doctorale de Arthur VöÖBUS. Elle était consacrée au développement et à l'importance culturelle du monachisme en Syrie, Mésopotamie et Perse au cours des dix premiers siècles.

La guerre, du reste, arrachait les étudiants à leurs études pour les jeter au front. Il était clair que la fin serait fatale. Le 19 août 1944, le recteur de l'université nomma le professeur VöÖBUS responsable des opérations d'évacuation des documents et des biens de la Faculté de théologie. Les quelques ouvrages de valeur, péniblement réunis, furent mis en lieu sûr à l'abri des bombardements et des incendies. Trois jours après, plusieurs professeurs s'entassèrent dans un camion, abandonnant leurs travaux, leurs documents, leurs fiches et Tartu tomba aux mains des forces soviétiques.

Septembre 1944 fut un des mois les plus affreux de l'histoire des pays baltes. La capitale de l'Estonie, Tallinn, succomba le 22. A ce moment-là des centaines de milliers d'hommes, de femmes, d'enfants attendaient jour et nuit sur les côtes de la Baltique un bateau, une barque, quelque chose de flottant et de capable de leur permettre de tenter de fuir. Les tempêtes se succédaient, la mer était démontée. Des scènes affreuses se déroulèrent sur ces plages. Si des dizaines de milliers finirent par embarquer, combien furent engloutis par les flots déchaînés mais aussi combien furent les victimes de l'aviation et de la flotte soviétiques ! Pendant des mois la mer devait rejeter sur les côtes des milliers de cadavres. Parmi ceux qui disparurent ainsi figure le conservateur adjoint du musée d'archéologie chrétienne, le jeune Magister UUSPUU.

Tous les membres de la Faculté de théologie qui n'avaient pu fuir furent arrêtés les uns après les autres. Si le doyen AASLAVA fut déporté en Sibérie, il ne fut libéré qu'en 1956, mentalement brisé et physiquement à bout de forces. Il ne survécut que quelques mois et mourut à Tartu en avril 1957. Le vénérable professeur Otto SEESEMANN avait réussi à échapper aux Russes en 1940 en se réfugiant chez son fils à Berlin. Les bombardements l'en chassèrent. Il trouva alors asile chez un autre de ses fils en Prusse Orientale, d'où il réussit à partir par le dernier train vers l'Ouest. Il se trouvait aux environs de Stettin quand les forces soviétiques attaquèrent les réfugiés recueillis dans une grande propriété à la campagne. On retrouva le corps de ce savant parmi les autres. On ignore par contre ce que fut la destinée du professeur MASING, dont la mort en 1954 a été infirmée. Il en est de même du sort des « Magister » MURU et KIMMEL. Seuls parvinrent à s'échapper l'archevêque KöPP, actuellement dans sa 91^e année, le professeur V. MARTINSON, qui devait mourir en 1955 aux U.S.A., le Dr J. TAUL, actuellement à Londres et le professeur VöÖBUS, professeur à la « Lutheran School of Theology » de Chicago.

Le devoir qui s'imposa à ces survivants fut de tenter de conserver, pour les générations à venir, le plus possible d'informations relatives à la vie de leur patrie. L'archevêque KöPP, dont la vie s'identifie à celle de son Eglise et de son peuple, se mit à l'œuvre dès son arrivée à Stockholm et réussit à reconstituer une partie de l'histoire du christianisme en Estonie, dont malheureusement 80 % des sources ont été anéanties par les occupations successives. Le professeur VöÖBUS avait réussi à sauver le manuscrit d'un important ouvrage de son collègue MASING mais ce texte fut anéanti lors d'un bombardement et seul un article de lui put être publié.

Avec leurs collègues lettons et lituaniens, en particulier les professeurs K. KUNDZINS et E. SMITS, les survivants de la Faculté de Tartu tentèrent de réorganiser un enseignement à Hambourg. Le lancement

de cette entreprise paraissait prometteur mais les autorités soviétiques d'occupation obtinrent de leurs collègues britanniques la liquidation de cette université du refuge car son existence allait contre le plan d'anéantissement de toute trace de culture balte. Ce n'est donc qu'en exil, et en ordre dispersé, que les théologiens des facultés de Turku, Riga et Kaunas peuvent tenter de poursuivre leur ministère d'exilés, secondés par des hommes de courage et de cœur, tel que le nouvel archevêque d'Estonie, installé à Stockholm, O. LAURI.

Une tragédie telle que celle que nous avons tenté d'évoquer contredit radicalement le jugement d'un Karl BARTH qualifiant « d'idée constructive »¹⁰ celle qui a animé la diabolique entreprise soviétique. Si la destruction d'une faculté de théologie et de toute littérature religieuse est un événement « constructif » aux yeux du théologien bâlois, du moment que ce sont les Soviétiques qui l'exécutent, on comprend l'aberration d'esprit qui frappe l'Occident dès qu'il est question des peuples et des Eglises sous le joug.

Puisse cette évocation du destin d'une Faculté de théologie, dans lequel se reflète celui de peuples entiers, servir d'appel et d'avertissement à la conscience de tout chrétien, de toute Eglise et de toute nation encore libres !

¹⁰ Karl BARTH, *Die Kirche zwischen Ost und West*, Zürich 1949, p. 22.

Le 24 février 1965.

*47^e anniversaire de l'indépendance
de la République d'Estonie.*

Dans le prochain numéro

**LA DISCUSSION SUR L'HOMOSEXUALITE :
point de vue théologique**

par Klaus BOCKMÜHL, D. Th.

" FRÈRES ET SŒURS " DU CHRIST

(Suite)

par Pierre MARCEL¹

§ VII. EXPLICATION DE MATTHIEU 25 : 31 à 40.

Approfondissons cette notion et cette réalité de « frères et sœurs du Christ » en étudiant le récit du Jugement dernier de Matthieu 25 : 31 à 46.

Le Fils de l'Homme vient dans sa gloire, avec tous ses Anges, et s'assied sur son trône de gloire pour prononcer en Roi le dernier Jugement. Sans explication, le Roi partage l'humanité en deux : les brebis et les boucs, les bénis et les maudits, qui furent ici-bas mêlés les uns aux autres comme le bon grain et l'ivraie, sans que personne puisse les départager. Tout ce qui suit ne fait que justifier le verdict. Sur quelles bases ce jugement de bénédiction et de malédiction est-il prononcé ?

D'entrée, le Roi mentionne la source ultime de sa bénédiction : « Vous, les bénis *de mon Père* » (v. 34). Mon Père ! Dieu le Père ! Le pronom possessif *mon* implique que le Père les a bénis par son Fils et en lui. Dieu est leur Père, ils sont ses enfants, ils sont bénis comme « frères » du Christ. Dans l'Écriture d'ailleurs, le terme de « brebis » (v. 32) désigne tous ceux qui appartiennent au Christ, ou sont préordonnés à lui appartenir et qui tôt ou tard lui appartiendront ; il recouvre la signification de « frères » du Christ.

L'impératif : « Venez !... » les appelle à recevoir « en héritage » le Royaume qui leur a été préparé dès la création du monde. Seuls des enfants sont héritiers. Ici-bas, ils étaient des héritiers « mineurs », qui héritent du Royaume de gloire ; ils étaient princes royaux ; les voici désormais rois régnants, car il n'y a plus de « sujets » dans le Royaume de gloire : tous y règnent conjointement avec le Christ. Ce Royaume n'est composé que de rois, Christ étant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Ces rois et ces seigneurs, le Nouveau Testament le répète,

¹ La première partie de cette étude a été publiée dans le numéro 60 de « La Revue Réformée », pages 18 à 30.

sont les *serviteurs fidèles* qui aiment le Christ, tous les *croyants* (Cf. Luc 19 : 17 ; Apoc. 20 : 4 ; 22 : 5 ; 3 : 21 ; 2 Tim. 4 : 8 ; Jacq. 1 : 12). Ce Royaume les attend (Eph. 1 : 4) ; leur place y est marquée et leurs œuvres les y conduisent.

Quelles œuvres ? Pourquoi donc les œuvres qu'ils ont faites sont-elles si décisives lors du Jugement dernier ? — Parce que les « bénis du Père », les « brebis » ont accompli les œuvres de la foi. Pas un de leurs péchés n'est mentionné dans ce jugement : seules le sont leurs bonnes œuvres. Relevons dans ces paroles deux points significatifs :

1. Toutes les œuvres que le Christ mentionne se réfèrent au Roi en personne ; chaque œuvre est donc une œuvre *personnelle* qui a été faite au Roi et pour le Roi, au Christ et pour lui. Le motif intérieur qui les a inspirées est clair : c'est *l'amour pour le Christ jaillissant de la foi*. A sa grâce donnée et reçue, la reconnaissance du croyant répond par des œuvres faites pour lui, des œuvres d'amour, de cet amour inimitable qui vient de la foi et que produit la foi agissante. Elles n'ont aucune qualité méritoire inhérente : celle que souligne le Roi ne vient que de la foi.

2. Toutes les œuvres nommées sont d'apparence humble et hasse, en plein accord avec Matthieu 18 que nous avons étudié ; mais à l'inverse de Matthieu 7 : 22 : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prêché en ton nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? », aucune œuvre d'éclat n'est signalée. Toutes sont des œuvres que la foi, la plus faible foi peut aisément produire : nourrir, désaltérer, vêtir, accueillir, visiter.

Mais à qui donc ces œuvres ont-elles été « faites » : « En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous l'avez fait à *l'un de ces plus petits de mes frères*, vous me l'avez fait à moi-même » (v. 40). « Ses frères », ainsi que nous l'avons déjà établi, ne sont pas tous les hommes sans distinction aucune, mais *tous les croyants*, les disciples, les serviteurs du Christ, si humbles, si faibles, si petits soient-ils. Encore une fois, ici-même, c'est dans l'analogie de la foi et non d'une manière sentimentale ou subjective que nous devons préciser le sens de « mes frères ». Rassemblons donc les passages qui s'éclairent et se renforcent les uns les autres.

« Jésus, étendant sa main sur ses disciples dit : Voici ma mère et mes frères ! Car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ou ma sœur, ou ma mère » (Matth. 12 : 50). Pécher contre un frère pour lequel Christ est mort, dont la foi est encore faible (c'est donc un croyant), c'est pécher contre le Christ (I Cor. 8 : 11-12). Qui reçoit au nom du Christ un petit enfant de l'Alliance, qui croit au Christ, le plus humble, le plus

petit, le dernier de ses disciples, *reçoit le Christ* (Matth. 18 : 5-6). « Celui qui vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez à Christ, en vérité, je vous le déclare, il ne perdra point sa récompense » (Marc 9 : 41). « Quiconque aura donné à boire seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits, parce qu'il est mon disciple, en vérité, je vous le dis, celui-là ne perdra point sa récompense » (Matth. 10 : 42). A ceux-là le Christ déclare : « Vous me l'avez fait à moi-même » (Matth. 25 : 40).

De tous ces passages qui se complètent et concordent parfairement, se dégage une règle : JÉSUS PARLE DE LEURS FRÈRES A DES FRÈRES.. Puisque les croyants ne peuvent rien faire directement pour Celui qui les a tant aimés, aimer et servir *les frères*, selon le commandement de Dieu, *c'est aimer et servir le Christ*. « Le Christ veut n'avoir été servi que dans les frères »². C'est pourquoi la moindre de ces œuvres, la plus humble, plus humble encore parce qu'elle est souvent faite « au plus petit », au « moindre des frères du Christ », qui n'a rien à faire valoir si ce n'est qu'il croit au Christ tout comme le frère qui l'assiste, est grande aux yeux du Roi. Parce qu'elle a été *faite* par amour pour lui et pour le servir, il la considère comme ayant été *faite à lui-même*³, si étroite est l'union entre les croyants et le Christ, que le Christ, non seulement les appelle « ses frères », mais encore s'apprécie⁴ tout ce qui les concerne⁵. Mais la nature glorieuse du plus humble des frères du Christ reste cachée aux yeux du monde jusqu'à ce que le Roi la manifeste à tout l'univers ! Sa propre gloire qu'il lui a donnée ne sera évidente et publique *que* devant le Roi de gloire, sur son Trône de gloire, ouvrant les portes du Royaume de gloire. En attendant, seule la foi la connaît.

La mention des « plus petits de ces frères » du Christ (v. 40) n'exclut nullement mais englobe les plus grands, les apôtres, les confesseurs, les martyrs, si éminents soient-ils, aussi bien que ceux qui ont des situations en vue. Ceux-là aussi sont pour les plus humbles des frères du Christ, et ce qui aura été fait pour eux, le Roi le considérera aussi comme ayant été fait à lui-même.

² Cf. Théo PREISS, *L'Ev. selon saint Matthieu*, 1951, p. 85. Cité par Pierre BONNARD, *L'Ev. selon saint Matthieu*, Delachaux et Niestlé, Comment. sur Matth. 25 : 41-46.

³ Le verbe araméen employé par Jésus 'abad signifie à la fois faire et servir.

⁴ Il faut se garder à tout prix d'employer le mot *identification* qui dépasse la portée du texte et favorise des glissements dangereux. C'est de solidarité, d'appropriation qu'il est question.

⁵ « Si Jésus parle d'un de ses frères, c'est pour régler les rapports de ses disciples entre eux. Ils devaient déjà savoir que leurs confrères sont les frères de Jésus. Ils apprennent maintenant quelque chose de plus : ce qu'on faisait pour eux, on le faisait à lui-même, parce que le plus misérable et le moindre représente encore le Christ. » M. J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Matthieu*, J. Gabalda et Cie, 1948, Comment. in loc.

Dans ce récit, deux choses sont impossibles :

1. Ce qui, dans notre vocabulaire moderne, est communément appelé « charité », les œuvres faites en raison d'impulsions humanitaires ou philanthropiques, n'entrent pas dans l'intention du Christ et sont exclues de cette bénédiction spéciale du Père. *Pour Dieu qui est Esprit, c'est l'intention qui qualifie l'acte.* Les œuvres des enfants de Dieu, des frères du Christ, sont beaucoup plus que cette charité-là, et ne lui sont en rien comparables. Les premières, venant de non-croyants, sont faites par affection pour les hommes, par pitié, par solidarité humaine, par respect de la « dignité » de l'homme, par politique, souvent en compensation de priviléges personnels, etc... Les autres, venant des croyants, sont faites par amour pour le Christ, au nom de notre communion avec lui, et témoignent de notre reconnaissance de créatures indignes et de notre adoration *pour lui*.

2. Il est également impossible de soutenir que ce « plus petit des frères du Christ » n'appartient pas à ses disciples et n'est pas du nombre des « justes » (v. 37), mais qu'il pourrait être n'importe quel homme, indifférent, incroyant ou révolté contre Dieu, de préférence le pauvre ou le mal-lotis sur qui le Christ attirerait l'attention des « nantis » selon la phraséologie à la mode. « On se gardera, dit Pierre BONNARD, de parler ici d'une *présence* du Christ dans les pauvres, car ce sont les misérables qui doivent être secourus, pour eux-mêmes, et non le Christ en eux. »⁶

S'il en est ainsi, ce n'est certes pas que les Ecritures n'attirent point notre attention sur l'homme qui se tient en dehors de la foi chrétienne et ne nous commandent pas de le secourir : elles nous donnent à son sujet des enseignements précis et des préceptes dérangeants. Je dois être *son prochain*, nous l'avons dit, et *l'aimer comme moi-même* : nous reviendrons sur ce point. Mais le récit de Matthieu 25 : 31-46 n'a rien à voir avec la charité laïque, la fraternité républicaine, la solidarité sociale ou syndicale, la camaraderie sacrée, la sensibilité humanitaire. Sa dimension n'est ni sociale, ni nationale, ni humanitaire. *Il n'y est question que d'œuvres de foi d'une portée ecclésiastique*, cet adjectif étant pris dans son sens le plus noble que lui confère le Nouveau Testament : qui concerne l'Eglise, dont font partie tous les frères et sœurs du Christ.

Commentant ce texte, CALVIN déclare : « Il recommande ici expressément les fidèles seuls : non pas qu'il veuille qu'on ne tienne nul compte des autres ; mais parce que selon que chacun approche de plus près de Dieu, d'autant nous doit-il être en plus grande recommandation. Car bien qu'il y ait un lien de société commun entre tous

⁶ Pierre BONNARD, *Evangile selon saint Matthieu*, Delachaux et Niestlé, Comm. sur Matth. 25 : 37-40.

les enfants d'Adam, toutefois il y a encore une conjonction plus sainte entre les enfants de Dieu. Ainsi donc, parce qu'il faut préférer les domestiques de la foi aux étrangers, Christ nomme ceux-là spécialement.»

Notre condition dans l'Eglise d'une part, et dans le monde d'autre part, étant ce qu'elle est, il doit y avoir un *ordre*, une *hiérarchie*, des *degrés*, comme l'indique l'Apôtre Paul : « Nous devons, dit-il, pratiquer le bien envers tous, *mais surtout envers les frères en la foi* » (Gal. 6 : 10), au point, ajoute saint Jean « de donner notre vie pour les frères » (I Jean 3 : 17). Si nous ne commençons pas par « les frères », nous ne pourrons *rien* faire pour les autres hommes ; et si, pour assister les autres, nous négligeons les frères, tout ce que nous ferons attirera sur nous le courroux du Roi : « Retirez-vous de moi, maudits !... » (v. 41) ?

Ce récit nous appelle donc à corriger, à discipliner nos impulsions naturelles, et à lutter contre la redoutable sentimentalité contemporaine. Il illustre brillamment ce qu'est la vraie fraternité dans l'Eglise entre frères et sœurs, pères et mères du Christ, ainsi que dans la famille chrétienne. Aux actions d'éclat, point de valeur ; aux actes tapageurs, point de portée ; à l'activisme velléitaire, point de promesses de fruits ! « Qui s'élève sera abaissé. N'aspirez donc pas aux choses élevées ! Qui s'abaissera sera élevé : laissez-vous donc attirer parce qui est humble » (Matth. 23 : 12 ; Rom. 21 : 16).

⁷ Le lecteur peut se référer à quelques commentaires de Jean CALVIN, par exemple :

« Saint Paul commande de bien faire à tous ; et sur tous autres il recommande *les domestiques de la foi*, c'est-à-dire les fidèles, d'autant que nous sommes d'une même famille avec eux. Car il a usé de cette similitude afin que la communication qui doit être nécessairement entre les membres d'une même maison, nous incitât davantage. Ainsi donc, la condition de nature humaine, commune à tous hommes nous oblige envers tous ; *mais envers les fidèles un lien plus étroit de consanguinité et parentage spirituel, lequel est consacré entre nous par le Seigneur.* » Commentaire sur Galates 6 : 10.

« Quant à la charité, il est vrai qu'elle se doit étendre généralement à tous les hommes, mais il est ici fait mention spéciale des saints, parce que c'est par ceux-ci que commence la charité bien ordonnée, et puis après elle découle à tous les autres. *Car si notre charité doit regarder Dieu, d'autant que chacun approche plus près de Dieu, d'autant lui devons-nous donner le premier degré.* » Comment. sur Ephésiens 1 : 15.

« Il n'y a qu'une parenté qui soit à estimer tant au ciel que sur la terre, tant entre les Anges que les hommes : à savoir *si nous appartenons au corps du Christ.* Car hors celui-ci on ne trouvera qu'une dissipation, mais *il est lui seul le lien de notre union.* » Comment. sur Ephésiens 3 : 15.

« Il dit : *Charité envers tous les saints*, non pas qu'il veuille exclure les autres, mais parce que selon qu'aucun nous est conjoint en Dieu, aussi le devons-nous aimer d'une amour particulière. La vraie charité donc s'étend généralement à tous les hommes, car ils sont tous notre chair et créés à l'image de Dieu, mais quant aux degrés, elle commencera par *les domestiques de la foi.* » Comment. sur Colossiens 1 : 4.

« Selon que nous voyons plus reluire la grâce de Dieu en un chacun, aussi les devons-nous spécialement aimer et avoir en révérence, et être soigneux de leur salut. » Comment. sur Colossiens 1 : 9.

Etc...

Le Christ ne s'adresse pas ici à une catégorie de riches ou de privilégiés auxquels il confierait un ministère particulier. Ce qu'il dit concerne *chaque* brebis, *chaque* frère ou *chaque* sœur, fussent-ils des plus petits, et vaut pour tous, fût-ce des plus grands. Et toute cette faim et cette soif dont parle notre Sauveur, et ce dénuement, et cette solitude, et cette perte de liberté, et ces maladies, ne doivent pas être pris seulement dans leur sens *matériel*. Entre frères et sœurs dans l'Eglise, ils ont aussi un sens spirituel qui doit attirer notre attention sur ce que nous avons trop peu coutume de faire et d'être. En nommant ici quelques actes d'amour seulement, le Christ loue en général tous les devoirs de la charité.

Si donc un frère a faim, vous qui avez la même foi que lui, donnez-lui à manger, quand bien même vous n'auriez que le nécessaire ! Et s'il a faim spirituellement, nourrissez-le de ces mets gratuits et savoureux dont parle Esaïe 55. S'il a soif, donnez-lui à boire ; mais aussi de cette eau vive qui vient du Christ et jaillit jusque dans la vie éternelle. S'il est mal vêtu, habillez-le ! Mais s'il ressent aussi ce dénuement humain qui s'empare de notre chair et de notre personne en maintes circonstances quand on avance dans l'existence, ou que l'on éprouve parfois en pleine jeunesse, alors, vous-même, avec l'aide du Saint-Esprit, revêtez-le du Seigneur Jésus-Christ. S'il est malade, visitez-le, mais n'oubliez pas son âme qui sans doute ressent le choc de la maladie et ne jouira de la pleine guérison que dans le Royaume de gloire.

Plus encore ! Vous qui avez — ou qui vous occupez — de petits enfants, sur la personne desquels Dieu a scellé sa promesse de grâce par le baptême, considérez-les tout autrement qu'on le voit trop souvent : *considérez-les en Christ ! Recevez-les au nom du Christ !* Il affirme alors que vous le recevez lui-même (Matth. 18 : 5).

Vous, croyants, qui êtes jeunes, le Christ vous demande très insistantement d'être attentifs, dans l'Eglise, aux adultes et aux vieillards desquels vous recevez beaucoup, mais qui ont aussi besoin de vous, de votre foi, de votre générosité de cœur, de votre enthousiasme. Et vous, qui avez ou prenez de l'âge, le même Christ vous demande de vous pencher sur la jeunesse, de la nourrir, de la désaltérer, de l'instruire, de lui donner consistance et de la guider.

Vous qui êtes beaux et jouissez d'un corps harmonieux, honorez ceux qui ne le sont point et souffrent d'infirmités diverses. Et vous qui, tel saint Paul, n'avez pas un physique fait pour plaire, ne vous tenez pas à l'écart. Les beautés en pleine santé n'en sont pas moins frères et sœurs du Christ, vos frères et vos sœurs. Elles ont aussi besoin de la beauté de votre âme et de sa santé.

Vous qui êtes spirituellement forts, approchez-vous des faibles chez qui le Christ a commencé son œuvre. Honorez en leur personne le Christ naissant pour qu'il y atteigne sa pleine stature.

Vous qui, dans l'Eglise, jouissez de la compagnie de compatriotes ou de très chers amis de longue date, accueillez le nouveau venu et l'étranger ! Mais que les étrangers vivant parmi nous et les nouveaux pour qui nous sommes encore des étrangers, n'oublient pas que la parole du Christ les concerne tout autant, et qu'ils ont aussi à nous recevoir comme frères, et à nous accueillir dans leur cœur et à leur foyer.

Vous tous, enfin, qui êtes libres de vos mouvements, qui vous sentez pénétrés de cette liberté que donne le Christ, allez auprès de ceux qui sont en prison par fidélité à leur Sauveur ; mais allez aussi vers ceux qui, pour quelque cause que ce soit, souffrent d'entraves à leur liberté, vivent cloîtrés, ne sont pas encore spirituellement affranchis, ou qu'une douloreuse chute — comme David — a provisoirement replacés sous le joug de la servitude.

Disciples du Christ, ses frères et ses sœurs, qui que nous soyons, enfants ou jeunes, adultes ou âgés, beaux ou laids, forts ou faibles, riches ou pauvres, affermis ou chancelants, libres ou prisonniers, « faisons » cela dans la foi, accueillons-nous les uns les autres comme Christ aussi nous a accueillis, pour la gloire de Dieu (Rom. 15 : 7). Faisons-le aussi dans l'amour compréhensif du Christ, parce que cet enfant, ce jeune homme, cette jeune fille, cette femme, cet homme, ce vieillard, sont notre frère ou notre sœur, notre père ou notre mère en Christ : tout ce que nous leur faisons à eux, Christ, en leur personne, se l'approprie et le reçoit comme si nous le lui faisions à lui-même.

Quand l'Evangile retentit parmi les nations, quand les brebis suivent leur Berger, c'est ainsi que les enfants de Dieu s'avancent vers le Jugement dernier en édifiant l'Eglise, Corps du Christ, et en chérissant leur Sauveur dans leurs frères. Si nous refusons de le faire, le Christ alors nous rejettéra comme « maudits » (v. 41). Nous serons de ceux qui auront dit NON à la grâce pour n'avoir rien compris à sa parole : « En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même » (v. 40).

§ VIII. EXPLICATION DE MATTHIEU 25 : VERSETS 41 A 46.

Tel est en effet le sens de la seconde partie du récit, versets 41 à 46. Le Roi de gloire, siégeant sur son Trône de gloire, après avoir donné en héritage le Royaume de gloire aux « bénis de son Père », dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche :

« Retirez-vous de moi, maudits ! Allez dans le feu éternel préparé pour le Diable et pour ses anges :

« Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez *pas* donné à manger ;
 « J'ai eu soif, et vous ne m'avez *pas* donné à boire ;
 « J'étais étranger, et vous ne m'avez *pas* recueilli ;
 « J'étais nu (littéralement, mal vêtu), et vous ne m'avez *pas* vêtu ;
 « malade et en prison, et vous ne m'avez *pas* visité. »

Vous n'avez pas ! Ces négations accumulées aboutissent à une dette énorme qu'il est impossible de payer. Ainsi, au dire du Christ, les réprouvés — à la différence des « bénis du Père » — n'ont *jamais* accompli, fût-ce une seule fois, la moindre petite œuvre pour le Christ, le Roi. Passant en revue tous les actes de leur vie, comme seul il peut le faire, le Roi ne découvre et ne reconnaît *aucun* de leurs motifs d'action comme une intention de le réconforter et de l'accueillir. La pensée du Christ ne les a jamais préoccupés !

Les péchés ici reprochés aux réprouvés sont *négatifs* : Il ne leur est pas tenu grief d'avoir péché par commission mais par *omission*. Au regard du droit civil et du code pénal, ils ont peut-être été de braves gens, exempts des vices de leur époque ; citoyens honnêtes et scrupuleux, sans doute n'ont-ils jamais encouru la rigueur des lois, et se situaient-ils parmi ceux qui « n'ont jamais fait de mal à une mouche », et mené une vie droite et digne selon leur irréprochable conscience. Mais ils ne crurent pas au Christ, et restèrent indifférents au sens de l'Histoire : la révélation de Dieu en Jésus-Christ ; ils vécurent loin de sa croix, loin de son Eglise, méconnurent ses frères et sœurs, qu'ils ne tinrent jamais en estime ni ne gratifièrent de la plus petite attention.

En allant au fond des choses, ce ne sont point les péchés comme tels qui condamnent et qui damnent, qu'ils soient grands ou petits, nombreux ou rares, par commission ou par omission : tous les péchés, en effet, peuvent être pardonnés, oubliés, effacés à jamais par la grâce de Dieu en Christ, acceptée dans la foi. En dernière analyse, il n'y a que *l'incrédulité* qui damne, l'incrédulité qui s'entête à dire « Non ! » à la grâce, qui s'obstine à dire encore « Non ! », même devant le Roi de gloire assis sur son Trône de gloire, et « Non ! » jusqu'aux enfers. Tel est le péché d'incrédulité pour quoi tous les autres péchés sont retenus avec leur culpabilité qui entraîne la condamnation.

« Non ! », dit tout le premier Satan dans le Paradis à la femme ; « *Non*, vous ne mourrez certainement pas ! » (Gen. 3 : 4). « *Non !* », s'exclame le mauvais riche dans le séjour des morts ; « *Non* », à Moïse et aux Prophètes qu'il n'a jamais écoutés ni pris au sérieux (Luc 16 : 30). « *Non ! certes*, » rétorquent beaucoup de Juifs à ceux qui pensent du Christ qu'il est un homme de bien ; « *Non ! car il séduit le peuple !* » (Jean 7 : 11-12). « *Non !* », vocifère le peuple à Pilate qui demande : « Voulez-vous que je vous relâche le Roi des Juifs ? » — « *Non !... pas lui !...* » (Jean 18 : 40). « *Non !* », disent au

Roi les « maudits » qui ne peuvent, en sa présence, s'empêcher de le nommer « Seigneur » (v. 44). « Quand t'avons-nous vu avoir faim, ou soif, être étranger, ou nu, ou malade ou en prison, et ne t'avons-nous pas assisté ? » Autrement dit : « Nous ne t'avons *jamais* vu dans une condition telle que tu nous aies demandé ou que nous ayons été capables de t'assister. *Jamais* nous ne t'avons trouvé près de nous, dans notre champ d'action. *Jamais*, en rien ni en personne, tu n'as sollicité, mobilisé et retenu notre attention... *Non !* »

Voyez la différence entre la réponse des élus et celle des réprouvés. Les premiers répètent *textuellement* les paroles du Roi, mot pour mot, sans rien changer ni rien omettre. Voici le Roi qui parle dans sa majesté et sa vérité : quel privilège de l'écouter et de retenir ce qu'il dit ! — Les seconds abrègent et résument ; même au Jugement dernier, ils tiennent si peu compte de la Parole du Roi qu'ils en suppriment une partie ! Que peut-elle bien valoir ? Ils n'en ont jamais fait cas ! S'ils ne peuvent la falsifier, ils la nient. Mais ce « *Non !* » ultime scelle leur condamnation éternelle. Ainsi en est-il de ceux qui méprisent la parole de Dieu, la tronquent, la tordent, la travaillent, la tourmentent, la torturent, parce qu'au fond de leur cœur ils lui disent « *Non !* », et veulent être le dieu de leur propre religion !

Alors le Roi leur répondra : « En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous ne l'avez *pas fait* à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez *pas fait* à moi *non plus* » (v. 45). Deux négations fatales ; une omission : celle du mot-clé « de mes frères ». Cette omission n'est point fortuite et n'a certainement pas pour but de diminuer leur culpabilité. Si le Roi omet ces tendres mots « mes frères », c'est qu'il s'adresse aux réprouvés : pour eux, il n'y a pas eu de Christ vivant ; pour eux, il n'y a jamais eu de « frères du Christ ». Les justes se sont assistés mutuellement pour l'amour du Christ, mais les réprouvés ont tout nié en bloc : et le Christ et ses frères ; ils n'ont connu ni reconnu ni le Christ ni les frères. Ils n'ont vu ici-bas dans les justes — discernables pourtant à des signes évidents — qu'un petit clan d'illuminés, de prétentieux ou de rêveurs, une méprisable clique d'attardés, le rebut des hommes, les balayures du monde (I Cor. 4 : 11-12) ; ils les ont tout simplement ignorés ou injuriés, combattus ou persécutés. Voilà pourquoi ils n'ont *jamais* vu nulle part le Christ ayant faim ou soif, être étranger ou nu, malade ou en prison. *Jamais ! Allons donc !* s'ils l'avaient vu, ne l'auraient-ils pas assisté ?

Mais cette affirmation est pulvérisée par les faits. Comment ? l'Evangile a été proclamé par toute la terre habitée, il a servi de témoignage à toutes les nations (Matth. 24 : 14) ; ils sont entrés en contact avec des croyants, ont été confrontés avec des prédictateurs et des témoins de Jésus-Christ, mais ils étaient aveugles et sourds : ils ont refusé de se convertir (Néh. 9 : 16-17 ; Ps. 78 : 10 ; Jér. 5 : 3 et 8 : 4-5).

Dans les frères et sœurs du Christ — car ils existaient là, tout près d'eux — *ils n'ont jamais vu ce Christ*, ce Roi éternel, devant qui les voilà présents. Jamais ils n'ont imaginé, compris, réalisé que comme ils traitaient ou ne traitaient pas ces croyants et ces confesseurs, ils traitaient ou ne traitaient pas ce Roi. Et ce n'était pas simple ignorance : mais l'aveuglement opiniâtre de l'incredulité. Jusqu'en la présence du Roi, ils s'entêtent : *Non ! ils n'ont jamais assisté l'un de ces plus petits ; ils n'ont jamais rien fait pour le Christ ; ils l'avouent, mais dans l'intention d'être disculpés.* Par là, ils ont renié le Fils de l'homme, rejeté sa grâce, méprisé son salut. Se contentant d'être tels qu'ils furent et se suffisant à eux-mêmes, ils se sont livrés à Satan (v. 41). Il était tellement dans leur nature de vivre hors du Christ, d'être vides du Christ, qu'ils ne s'en sont pas même aperçus ! « *Or, là où le Christ est absent, il ne peut y avoir d'œuvre bonne, ni de grâce accordée* »⁸.

§ IX. PORTÉE CHRISTOLOGIQUE ET ECCLÉSIASTIQUE DE MATTHIEU 25 : 31 A 46.

Saisissons bien l'immense portée de ce jugement : *c'est la foi au Christ qui trace la ligne de démarcation.* Avec tous les hommes, nous serons jugés selon notre attitude envers le Christ ; nous le savons. Mais cette attitude détermine ici-bas notre comportement envers les « bénis du Père » céleste, les « frères » et « sœurs » du Christ.

Ce récit nous apprend que le Christ est vraiment *le centre du monde et de l'Histoire*. Il l'est non seulement comme Celui qui a pris notre nature, qui a été mis en croix « en rançon pour beaucoup », est ressuscité et s'apprête à venir dans sa gloire ; mais il l'est aussi, ce centre du monde et de l'Histoire, à chaque âge et partout, dans son petit troupeau de fidèles, dans la personne des plus petits de ses frères, des plus humbles de ses sœurs. Ces frères et ces sœurs sont alors les pôles, les catalyseurs non seulement des pensées et de l'activité de leurs frères et sœurs en la foi, ce qui doit être, nous le savons, la première tâche de chacun dans l'Eglise ; mais ils devraient être aussi les pôles et les catalyseurs de la pensée et de l'activité de tous les hommes, fussent-ils incroyants, sous peine de voir frapper de nullité toutes les œuvres que ces derniers auront faites ici-bas.

Si, cherchant à témoigner notre reconnaissance de la grâce du Christ, nous devons nous tourner *d'abord* vers nos frères et sœurs dans l'Eglise, *puis* vers les hommes de ce monde, et en vivant pour Christ vivre aussi pour eux, il est non moins vrai que le Christ, dans ce récit de saint Matthieu, oblige tous les hommes, sous peine de condamnation, à se porter vers ses frères et sœurs à lui, à les écouter,

⁸ Hébert Roux, *L'Evangile du Royaume*, Delachaux et Niestlé, page 264.

à les estimer, à les honorer, à les assister. Pour Christ, en effet, ses frères et ses sœurs à lui sont supérieurs au monde entier, en raison de la miséricorde gratuite de Dieu, bien qu'en eux-mêmes ils n'aient rien dont ils puissent se glorifier. La foi, la grâce, la vie éternelle qu'ils ont en partage leur confèrent une supériorité remarquable, telle que rien ne peut lui être comparé dans le monde. Leur excellence n'est pas en eux-mêmes, mais en Dieu. Humainement, ces frères et ces sœurs ne sont rien de plus que les autres hommes ; en apparence ils sont souvent beaucoup moins ! Et pourtant, par les dons reçus de Dieu et qu'il leur maintient, ils dominent la scène du monde ! Les œuvres des hommes et du monde dans l'Eglise et hors d'elle seront appréciées et jugées selon qu'elles auront été faites ou non pour les frères et sœurs du Christ, c'est-à-dire pour le Christ lui-même. « En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous ne l'avez *pas* fait à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez *pas* fait à moi non plus » (v. 45).

Les hommes seront jugés d'après le *discernement spirituel* qui aura inspiré leurs actes : « Celui qui reçoit un de ces petits enfants en mon nom me reçoit (Marc 9 : 37). Qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra une récompense de prophète, et celui qui reçoit un juste en qualité de juste recevra une récompense de juste » (Matth. 10 : 40-41 ; Cf. Jean 13 : 20).

Tel est l'un des aspects christologiques de l'Alliance de grâce et de sa dignité. Dès son apparition, Dieu n'avait-il pas déjà dit à Abram : « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ? » (Gen. 12 : 3).

§ X. UTILISATIONS ABUSIVES DE L'EXPRESSION ET DE LA NOTION « FRÈRES ET SŒURS DU CHRIST ».

Voilà qui met en évidence l'abus, et même l'excès d'abus avec lesquels on s'est mis, de tous les côtés, d'une part à employer les paroles du Christ de Matthieu 25 : 40 et 45, d'autre part à étendre à tous les hommes sans aucune exception la qualification de « frères et sœurs du Christ », à les désigner tous comme « nos frères et nos sœurs en Christ », en réduisant, au plus petit commun dénominateur deux notions que l'Ecriture distingue : celle de *prochain* et celle de *frère et sœur du Christ*.

Organise-t-on une campagne « Pain pour le prochain » ? On cite cette parole du Christ. S'agit-il d'un appel du *Secours populaire par l'Entraide et la Solidarité* ? On cite le Christ tantôt d'après Matthieu 25 : 40, tantôt d'après le verset 45, selon le registre sentimental qu'on cherche à émouvoir⁹ et en tirant parti de toutes les ressources de la

⁹ Cf. circulaire d'octobre 1963, et l'imprimé de 1964.

typographie. Faut-il donner corps à un article sur un statut éminemment désirable pour les immigrants ? On présente en première page la photo d'un balayeur noir, avec la légende : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli »¹⁰. Un important journal religieux veut-il donner du pathos à son numéro de Noël ? On dispose « à la une » diverses photographies prises dans la rue et ailleurs, qui illustrent chacune des paroles du Christ¹¹. La Radio laïque a présenté sur ce thème à l'occasion de Noël, des séquences accablantes, d'une niaiserie et mièvrerie telles que nombre d'auditeurs excédés renoncèrent à écouter la fin de l'émission.

Un brancardier veut-il, à l'hôpital, donner une âme à son travail ? Il déclare : « Le malade, c'est le Christ »¹². Un médecin traite-t-il en général des visites aux malades ? Il titre ce chapitre : « J'étais malade et vous m'avez visité »¹³. Un lycéen rédige-t-il un « devoir d'instruction civique » ? Il identifie l'amour du prochain avec l'amour que doivent se témoigner les frères et sœurs du Christ. Une cheftaine de la Fédération française des Eclaireuses veut-elle émouvoir les jeunes aspirantes à la veille de leur promesse ? Elle leur explique : « Le prochain, c'est le Christ ». *Le Comité de l'Opération Espérance*, dans une lettre récente, affirmait : « Les pauvres, pour nous tous, sont le visage même du Christ »¹⁴. Dans l'une des plus importantes Ecole du Dimanche de l'Eglise réformée en France, on distribue des feuilles aux ainés qui forment les groupes de 13 ans. Nous lisons parmi les « Réflexions » suggérées pour l'étude de *Jésus vraiment homme* : « Aujourd'hui en la personne des autres (Matth. XXV, 31-40), Jésus continue à avoir faim, soif, froid, à être fatigué, sans logis, en prison, à être persécuté et à mourir. Comment peux-tu aider Jésus revivant sa vie humaine dans les autres ? »

Qu'on me comprenne bien ! Il est utile d'animer une campagne pour apporter le nécessaire à son prochain, de rappeler le sort malheureux et souvent injuste de prisonniers politiques et de leurs familles ; il est bien d'améliorer le statut des immigrants et des étrangers ; il est fort bien d'inciter en toutes circonstances nos fidèles à la générosité, de donner une âme à son travail social, un sens civique à nos lycéens, et de préparer nos jeunes filles à faire sérieusement leur promesse d'éclaireuse, nos jeunes à servir. Oui, tout cela est bel et bon, et il faut être très exigeant en tout cela, *bien plus encore* que ne nous y invitent les appels les plus pathétiques auquel chacun doit

¹⁰ *Réforme*, n° 996, 18 avril 1964. La question ne m'est pas du tout indifférente et je n'ironise pas ! Que le lecteur veuille bien se reporter à mon article : *Tu aimeras l'étranger comme toi-même*, « Revue Réformée », n° 51, 1962-3, p. 22 à 26.

¹¹ *La Vie Protestante*, décembre 1963.

¹² *L'Echo d'Eugies*, journal catholique d'une paroisse belge.

¹³ Bernard MARTIN, *Veux-tu guérir ?* Ch. V, p. 101.

¹⁴ Cf. *Revue Réformée*, n° 59, p. 39.

répondre selon sa conscience et ses possibilités, car la Parole de Dieu est plus exigeante encore quand elle nous parle du *prochain* que nous devons aimer comme nous-mêmes. Chacun, selon la grâce qui lui est faite, doit s'efforcer de prendre cette Parole au sérieux.

Mais tout ceci doit être fait dans la perspective biblique du *prochain*, non en évoquant la relation privilégiée de « frères et sœurs du Christ », et en identifiant le *Christ* avec tout homme quel qu'il soit. Ne nivelsons pas deux relations bien différenciées dans le Nouveau Testament : celle des croyants avec les non-croyants, ou des non-chrétiens entre eux, d'une part, et celle qui ne concerne que les croyants authentiques à l'intérieur de l'Eglise chrétienne, dans la communion au Christ, et dans une véritable *réciprocité*¹⁵.

Nous développerons ce thème dans un prochain article.

Toutefois, si la confusion de ces notions est à ce point aujourd'hui, c'est qu'on s'est laissé aller chez les chrétiens — et le « monde » s'en est aussitôt emparé — à un sentimentalisme qui n'est ni inspiré ni contrôlé par la Parole de Dieu, et à une inflation verbale coupable. En pure perte d'ailleurs, car nul ne fera que l'éthique des non-croyants se hausse au niveau de l'éthique chrétienne suggérée dans le Nouveau Testament et de ses points de référence, cependant qu'on rabaisse l'éthique chrétienne dans l'Eglise et ses mobiles au niveau des relations de ce monde, pour le plus grand dommage de la vie ecclésiastique.

S'il en est ainsi, c'est qu'on l'a enseigné et prêché. Tel responsable d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles parti évangéliser par le chant et le théâtre, d'un village déshérité de Normandie, où la foi chrétienne s'est éteinte, écrit à son pasteur : « Dans le village de X..., nous avons rencontré le visage de Jésus-Christ. » D'innombrables écrits roulement aujourd'hui sur ce thème, centre nouveau de la nouvelle « théologie pour le monde ». Journaux, hebdomadaires, mensuels, revues et livres protestants ou catholiques rivalisent ici. L'orchestration vient souvent de fort haut : jugez-en.

¹⁵ On est étonné de la légèreté de certains commentateurs. « A quoi bon ces distinctions ? » Cf. L. BONNET, *Le Nouveau Testament*. Comment. à Matth. 25 : 40.

De même Théo PREISS, d'ordinaire si sûr : « Le Fils de l'homme s'est solidarisé avec ceux qui ont, objectivement, besoin de secours, quelles que soient par ailleurs leurs dispositions subjectives. Il n'est pas dit que ces affamés, ces étrangers, ces prisonniers étaient chrétiens. Le Fils de l'homme voit son frère dans tout misérable... Son amour de berger d'Israël prétend se solidariser avec toute la misère humaine dans son immensité et sa dernière profondeur. » *La Vie en Christ*, 1951, p. 82 s., cité par P. BONNARD, *L'Evangile selon saint Matthieu. Comment. in loc.*

Le Christ dit bien pourtant que ce sont « ses frères ». Une exégèse correcte n'exige-t-elle pas que l'interprétation du mot « frères » soit faite ici selon l'analogie de la foi, et autorise-t-elle vraiment ici une acception unique en ce seul passage ?

Le pape Paul VI, par exemple, ayant été célébrer la Messe à la prison *Regina Coeli* de Rome, le 9 avril 1964, s'adresse aux détenus de droit commun dans leur généralité et leur déclare : « Je vais vous dire une chose que peut-être déjà vous savez. Mais il ne vous déplaira pas de l'entendre répéter par moi. C'est un paradoxe. Que veut dire paradoxe ? Une vérité qui ne semble pas vraie. Or donc le Seigneur Jésus, le divin Maître nous a enseigné que c'est précisément votre malheur, votre blessure, votre humanité blessée et dépourvue qui constitue le motif pour lequel je viens parmi vous, pour vous aimer, vous assister, vous consoler et vous dire que *vous êtes l'image du Christ, que vous représentez devant moi ce crucifié à qui nous allons adresser notre prière et offrir notre rite de sacrifice, vous représentez pour moi le Seigneur.* »¹⁶

De telles affirmations, si « paradoxales » soient-elles, découlent-elles d'une lecture exacte de la Parole de Dieu ? J'affirme que non. Elles ne sont possibles que si, pour des motifs où le sentiment tient la vedette, on néglige de faire l'exégèse de l'expression « frères et sœurs » du Christ, des paroles exactes de notre Sauveur ou des Apôtres, et de prendre acte que les relations qu'elles impliquent sont tout autres que celles qui se réfèrent au prochain dans sa généralité.

La pression émotive est d'ailleurs si forte, il semble tellement nécessaire de se faire les idéologues de la mentalité contemporaine, qu'on n'hésite pas à modifier les paroles du Christ dans le sens souhaité. Je lis par exemple : « Les évêques d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Sud demandent que l'Eglise tout entière prenne au sérieux la parole du Christ : « Chaque fois que vous donnerez un morceau de pain au plus petit d'entre les hommes, c'est à moi que vous le donnez »¹⁷. « Dans la même page, sous le titre : *Ce que des hommes doivent au syndicalisme*, à l'aide de cinq citations bibliques, le syndicat (!) est décrit dans les mêmes termes que l'Eglise — Corps du Christ dans le Nouveau Testament ! Le fait qu'un Nord-Africain ait été invité à dîner est suivi de la citation : « J'avais faim... et tu m'as donné à manger. Le Christ ». Et ailleurs : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez. Le Christ. »

Ce mélange de notions si bien circonscrites dans le Nouveau Testament a des conséquences considérables et dangereuses. L'inéluctable point d'arrivée de cette nouvelle et hétérodoxe doctrine — par l'intermédiaire de plusieurs autres chaînons d'égale importance, dont une

¹⁶ Cité par S.P.E.S., supplément au n° 143, mai 1964, pages 6 et 7.

¹⁷ *Notre Cité*, nov. 1963, p. 2, sous le titre : « A Rome, au nom de l'Evangile ». Mensuel catholique de la paroisse de Saint-Germain-en-Laye. Toute la presse catholique en France et à l'Etranger a développé les mêmes thèmes avec autant d'imprudence et sans respect des paroles du Sauveur.

théologie de l'incarnation insoutenable au regard de l'enseignement biblique — c'est la proclamation d'un universalisme sans condition, la dilution de l'Eglise dans le monde et l'irruption du monde dans l'Eglise par une double osmose, l'avachissement de toute éthique chrétienne. Un théologien suisse renommé avec qui je m'entretenais l'été dernier de cet état de choses m'a déclaré : « Nous assistons à la liquéfaction de la substance chrétienne ! » Ce que je pense avec lui.

Nous demandons donc que les chrétiens soient sérieux ; qu'ils s'appliquent à vérifier dans l'Ecriture, par une honnête exégèse, le bien fondé d'affirmations pour le moins inédites, fût-ce celles de professeurs de théologie, de cardinaux ou du pape en personne, qui ne sont, tout bien pesé, que verbiage sentimental et contredisent et la Parole de Dieu et les faits les mieux établis aux yeux de ceux pour qui les faits — ainsi que la Parole — ont encore quelque valeur d'enseignement¹⁸.

(A suivre).

¹⁸ Prochain article. Explication de : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Prochainement :

**THEOLOGIE REFORMEE
DE LA CONFIRMATION**

par Pierre MARCEL

Numéro spécial

QUELQUES LIVRES CATHOLIQUES

Chronique brève

par Pierre PETIT

L'Eglise catholique-romaine demeure « en état de concile ». Tel est le principal fait religieux des années présentes. Les librairies en témoignent.

Du tome II des *Carnets intimes* de Maurice BLONDEL les éditions du Cerf ont extrait quelques pages sous le titre *Attente du Concile* (Paris, 1964). Le philosophe d'Aix, difficile en d'autres lieux pour la plupart d'entre nous, avance ici des propos qu'on entend aisément et qui montrent la continuité des préoccupations et des pensées, des souhaits aussi, dans une élite catholique-romaine depuis les temps du Modernisme jusqu'à ceux de Vatican II. En 1897, Maurice BLONDEL appelle un concile « pour bien marquer que l'inaffabilité n'en rend pas l'existence inutile » et « pour définir l'âme de l'Eglise », car il lui paraît qu'on est trop uniquement ou principalement soucieux de commander l'adhésion à son corps. Il parle comme parlera Jean XXIII au sujet des formulations dogmatiques et comme parleront les Pères conciliaires au sujet du juridisme romain : « Il ne faut pas croire qu'on puisse formuler une fois pour toutes, sous forme abstraite, impersonnelle et rationnelle, les conditions logiques et les relations de droit du naturel et du surnaturel. » La lecture de tous les propos réunis dans ce petit livre provoquera et réconfortera l'esprit des chrétiens attentifs...

« Serait-il permis de dire que l'éclipse du pouvoir temporel est une « habileté » de la Providence pour supprimer les difficultés ou, pour ainsi dire, les impossibilités de la transition entre les formes médiévales de la politique encore judaïsante et la politique chrétienne de l'avenir ? » interroge Maurice BLONDEL. Il écrira aussi : « Le pire c'est qu'on pense parfois que c'est servir Dieu en le faisant régner dans la société sans passer par les âmes. » M. Maurice VAUSSARD, dont on connaît les nombreux travaux sur l'Italie contemporaine, publie, dans une collection intitulée : « La Barque de saint Pierre », *La fin du pouvoir temporel des papes* (Spes, Paris, 1965). C'est l'histoire du conflit qui, tandis que les démocraties se substituaient aux monarchies, agita profondément le monde catholique, depuis les révolutions de 1848 jusqu'aux accords du Latran (1929). La brièveté du livre de

M. Maurice VAUSSARD — qui donne en appendices les textes du Traité de Tolentino (1797), de la Loi des Garanties (1871) et du Traité du Latran — ne nuit pas à sa qualité.

A l'issue d'une autre crise et d'un autre conflit, tout proches cependant de l'affaire des Etats Pontificaux, c'est l'histoire de patients aménagements qu'a écrite M. Axel FREIHERR VON CAMPENHAUSEN et que nous pouvons lire en traduction française : *L'Eglise et l'Etat en France* (Editions de l'Epi, Paris, 1964). Il est à peine paradoxal que ce soit un allemand qui ait rassemblé la documentation, assuré la conception et la rédaction de cet ouvrage. Historien et juriste, il rapporte non seulement l'instauration du régime de séparation établi par la loi du 9 décembre 1905, mais il suit et décrit le rapprochement qui s'opéra entre l'Eglise et l'Etat après la première guerre mondiale, jusqu'à l'évolution la plus récente de leurs rapports sous la IV^e et la V^e République. Il donne une grande place au problème scolaire. La bibliographie sur laquelle s'achève le volume montre l'ampleur et l'équilibre de l'information réunie par l'auteur. MM. Jean Bosc, Marc BOEGNER, Roger MEHL, et aussi François MÉJEAN, ainsi que les auteurs de l'ouvrage sur *Laïcité et problème scolaire* (Fédération protestante de l'Enseignement), sont cités. Peut-être la concision du livre de M. Axel FREIHERR VON CAMPENHAUSEN lui vaudra-t-elle quelques critiques. Ainsi nous semble-t-il qu'il passe trop pudiquement sur les cinq années du régime de Vichy. Mais un exposé tel que le sien comble une lacune et rend service aujourd'hui.

S'il est remarquable qu'une page de l'histoire religieuse de la France vienne d'être écrite par un Allemand, il est remarquable aussi que la vie de l'un des plus notables inspirateurs de la démocratie chrétienne et l'histoire de son mouvement, objets jadis et maintenant encore de violentes hostilités, viennent d'être retracés par un des catholiques qu'on appelle trop sommairement conservateurs ou « de droite » ou intégristes. M. Jean DE FABRÈGUES a fait preuve d'attention, d'affection même pour son sujet : *Le Sillon de Marc Sangnier* (Librairie Académique Perrin, Paris, 1964). Intéressant au titre du passé — et aussi bien pour les protestants qui vécurent ces temps-là ou fréquentèrent ces hommes-là, que pour leurs amis catholiques engagés dans le même combat démocratique et social, — ce livre l'est tout autant, sinon plus, au titre du présent : la permanence des courants qu'on observe dans le catholicisme de la fin du XIX^e et de la fin du XX^e siècle, les fruits évidents que le *Sillon* a portés dans l'Eglise et dans la cité, dans l'Action Catholique, la mission et la politique, rendent captivante la lecture de M. DE FABRÈGUES. Quelques-uns de ces fruits sont-ils amers ou douteux ? Cela est une autre question. Pour y répondre l'auteur nous enseigne la modération.

La même époque est évoquée, certains des mêmes problèmes se retrouvent dans le livre que plusieurs témoins viennent de publier sous le titre *A.C.J.F., Association Catholique de la Jeunesse Française, 1886-1956, Signification d'une crise* (Editions de l'Epi, Paris, 1964). Ceux de nos lecteurs qui ont bonne mémoire et qui sont attentifs aux services et aux engagements du catholicisme, se souviennent des échos que la presse fit à la « crise de l'A.C.J.F. ». Dans ce livre comme dans le précédent, le problème est toujours celui de la situation du chrétien dans la cité, un problème que nous connaissons aussi dans nos Eglises protestantes mais ici modifié profondément par tout le conditionnement ecclésiastique. Une analyse historique retrace particulièrement le processus qui, de 1945 à 1956, conduisit à l'éclatement et la disparition de l'A.C.J.F. Une série de documents, généralement introuvables ailleurs, complètent et illustrent cette analyse.

Avec plus de couleur encore, peut-être même de vigueur que les deux volumes que nous venons de mentionner, la « belle époque » telle qu'elle était vécue par l'Eglise romaine en France se retrouve dans la chronique établie par M. René RÉMOND : *Les deux congrès ecclésiastiques de Reims et de Bourges, 1896-1900* (Sirey, Paris, 1964 ; collection « Histoire et sociologie de l'Eglise »). L'intérêt « actuel » de ce livre doit être souligné. Il nous montre que nous avons mauvaise mémoire : les « abbés démocrates » de la fin du xix^e siècle bouillonnaient d'idées et de velléités ; les évêques de France ne s'oposèrent pas massivement à la tenue de deux congrès ecclésiastiques, quelques-uns laissèrent faire, d'autres bénirent. Ce mélange de modernisme social et de bonne intention sacerdotale réunissait d'ailleurs des prêtres de traditions et de tendances variées. Mais aussi, pour qui a lu soit l'histoire du *Sillon*, soit celle de l'A.C.J.F., il semble que l'Eglise romaine savait encore moins bien qu'elle ne sait aujourd'hui quelle est l'œuvre propre aux laïcs et l'œuvre propre aux prêtres dans la cité. A Reims en 1896, à Bourges en 1900, on était somme toute à mi-chemin entre la Révolution française et son clergé constitutionnel d'une part, les travaux de Vatican II et leur intention de décléricalisation d'autre part.

Le *compte rendu* du Congrès sacerdotal de Bourges, rédigé par l'abbé Pierre DABRY — qui devait bientôt quitter l'Eglise catholique et entretenir quelques relations avec le protestantisme — sous la direction du fameux abbé LEMIRE, donne dans la liste de ses membres le nom de l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE (diocèse de Cambrai). Ce fut, dans le catholicisme français, l'une des figures les plus connues de la première moitié du xx^e siècle. La guerre de 1914-1918 tint une place importante dans sa vie, marqua son style. Mais on ne le vit pas qu'au front. Avant et après cette guerre il était l'habitué actif de nombreux

congrès, Semaines Sociales et autres. Dans la presse ou dans les œuvres, à la lecture ou à la rencontre de l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, on retrouvait le dynamisme et l'ouverture qu'on avait constatés à Reims et à Bourges. En cours de route il avait cependant approfondi son idéal sacerdotal ; il était devenu le prédicateur de nombreuses retraites données aux séminaristes ou aux prêtres. Déjà M. Jean GUITTON avait publié sa biographie, en 1957. Les éditions du Centurion nous donnent maintenant des extraits de son *Journal Spirituel* (Paris, 1964). Une introduction, écrite par M. Erasme TERRILLON, du clergé de Meaux, précède ces extraits. Les protestants qui les liront, sauront mieux qui est un prêtre catholique-romain, classique et de son temps.

Si le nom de l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE évoque les combats de la première guerre mondiale, celui de l'abbé Franz Stock évoque d'autres combats et les atrocités de la deuxième guerre mondiale. Ami des Français qui entre les deux guerres recherchaient les chemins de la paix, compagnon de saint François (et l'on retrouve dans l'ouvrage que nous allons mentionner, l'hommage que lui rend le plus connu des compagnons, M. Joseph FOLLIET, ordonné prêtre à Paderborn en 1932, chargé de la Mission catholique allemande de Paris en 1934, il est à Paris en 1940. Jusqu'à la Libération il assurera l'aumônerie de Fresnes, du Cherche-Midi et de la Santé. Comme on s'en doute, c'est le moment crucial de son ministère et de son existence. Au récit que nous en fait M. René CLOSSET, sous le titre *L'aumônier de l'enfer* (Editions Salvator, Mulhouse, 1964), il n'est plus question de débattre ou ergoter sur la vocation du prêtre ou du chrétien dans la cité ; on suit ligne par ligne l'invention, la hardiesse, la discréption, la consécration d'un frère, si lointain et si proche ! L'abbé Franz Stock, la guerre finie, dirigea le « séminaire des barbelés » établi à Chartres, connaissant la défaite de sa patrie mais profitant de la libre reconnaissance de son ministère. Il mourait dès le début de 1948.

Dans les mêmes années de la guerre et du paroxysme nazi, Pie XII était autre que l'abbé STOCK, prêtre comme lui sans doute et comme lui animé de la foi catholique, mais placé dans une situation ecclésiastique bien différente, Souverain Pontife et Vicaire du Christ sur la terre, gardien des valeurs occidentales et ancien diplomate, homme de gouvernement en même temps que surveillant suprême de la doctrine... Rolf HOCCHUTH en le mettant en scène dans une pièce qui fit et fait encore beaucoup de bruit, interpella sans doute tous les chrétiens : qu'avez-vous fait en ces temps-là ? que feriez-vous en des temps analogues ? que faites-vous aujourd'hui ? et spécialement tous les « épiscopes » de l'Eglise : comment alliez-vous les sagesse des gouvernantes avec la pureté des prophètes ?... Il n'empêche que les historiens

et le public se passionnent pour connaître le cœur de PIÉ XII, et ce cœur tel que Dieu seul le sonda. Les ouvrages paraissent les uns après les autres, certains d'excellente qualité. Parmi eux l'on peut citer « *Le Vicaire* » et *l'Histoire*, de Jacques NOBÉCOURT (Editions du Seuil, Paris, 1964) et *Pie XII et le III^e Reich*, de Saul FRIEDLANDER (même éditeur, même année). Le premier est un remarquable essai historique d'ensemble. Le deuxième est la présentation commentée de pièces extraites des archives du III^e Reich et concernant les relations entre le Vatican et l'Allemagne nazie. Celui-ci plus que le premier, en instruisant le lecteur avec la science et l'impartialité les plus évidentes, lui montrent, quand un moment il s'est passionné contre PIÉ XII, qu'il manque toujours une pièce d'archives pour connaître le dernier mot sur un homme, et que l'historien renvoie au théologien : qu'est-ce que gouverner l'Eglise de Jésus-Christ ?

Alexis CURVERS n'a probablement pas beaucoup de lecteurs protestants. Traditionaliste, conservateur et intégriste — comme on dit, encore une fois —, il fait entendre un cri : celui d'un catholique profondément blessé dans son affection pour le pape et tout particulièrement pour PIÉ XII. Et ce cri porte en titre : *Pie XII le pape outragé* (Robert Laffont, Paris, 1964). Certes ce n'est pas un livre patiemment et scientifiquement construit. Mais, s'il est des longueurs ou des répétitions qui nous lasseront, des passages qui nous gêneront, non point qu'ils attaquent notre foi protestante, mais à cause du visage que nous aimons découvrir, et que nous croyons authentique, dans l'Eglise catholique en travail de concile, il est aussi des pages qui nous instruiront. Elles nous feront comprendre les étonnements de nombreux catholiques devant les mutations, rapides en certains domaines, que leur Eglise opère.

*

Mais revenons au concile. Et tout d'abord à PAUL VI. Il vit une autre circonstance que PIÉ XII. Les principales responsabilités qu'on voit entre ses mains sont différentes. Et cependant il s'agit encore d'une parole pour les hommes et selon la Justice de Dieu, et de savoir à quel service, à quel visage l'Eglise est appelée aujourd'hui. Cet enjeu vaut à PAUL VI d'être observé comme une énigme. Qu'on lise ses paroles attentivement, mais avec simplicité en même temps qu'avec sagesse ! Il vaut la peine que nous en connaissons quelques-unes dans leur texte complet, et non seulement à travers quelques citations extraites des

journaux. *L'Action Populaire* met à notre disposition l'encyclique *Ecclesiam suam*, du 6 août 1964, dans une édition sans commentaires ni notes, mais précédée d'une assez longue introduction, présentée sous des titres et des sous-titres opportuns et utiles. (*Spes*, Paris, 1964).

Si cette période conciliaire est un temps de trouble, d'espoir incertain, de naïvetés et d'hostilités, de sentiments très divers enfin chez les protestants de France, ils seront aidés dans la clarification de leurs pensées, la réduction de leurs réactions à de saines attitudes, par la lecture du recueil d'écrits variés de M. le pasteur Hébert Roux que les Editions du Seuil mettent à leur disposition : *Le Concile et le dialogue œcuménique* (1964). Au cours des brèves et denses années du ministère que l'Eglise Réformée de France lui a confié ce pasteur chemine, cherche, réagit, précise, met au point, cherche encore, et nous suivons son cheminement qui, d'une façon moins engagée ou différemment engagée, est aussi le nôtre. Nous retrouvons là quelques textes déjà lus, d'autres inédits ou difficiles d'accès : textes généraux tels que la communication faite au synode national de Saint-Jean-du-Gard en mai 1964 (« Le dialogue avec le catholicisme et la vocation actuelle des Eglises de la Réforme ») ou la conférence donnée à l'Oratoire de Paris le 23 février 1964 (« Les exigences du dialogue »), textes particuliers tels que l'exposé présenté à la Société française d'études mariales sur « La question mariale et le dialogue œcuménique ».

Pour suivre les travaux du concile ceux d'entre nous qui veulent ajouter aux informations que leur apporte la presse quotidienne ou hebdomadaire et, quand l'événement est passé, y revenir tranquillement, ont pris l'habitude d'utiliser les divers « journaux » que plusieurs éditeurs ont mis dans le commerce après la première session : au Cerf celui du Père CONGAR, au Seuil celui de l'abbé LAURENTIN, au Centurion celui du Père WENGER. Ces mêmes éditeurs ont publié les chroniques de la deuxième session. Sans doute est-ce le livre du Père Antoine WENGER qui, cette fois-ci comme la précédente, est le plus nourri. Il est clair qu'en lisant son texte on écoute un homme très averti et utilise, dans cet ordre de documents, le plus dense (*Vatican II, Chronique de la deuxième session*, Editions du Centurion, Paris, 1964).

Un dominicain du Canada, le Père Bernard LAMBERT, inconnu des milieux protestants de France avant la publication en 1962 de son remarquable ouvrage sur *Le problème œcuménique* (Editions du Centurion, Paris), a publié, lui aussi, un « journal » conciliaire, mais d'un style et d'une composition originaux qui le distinguent du livre du Père WENGER : *De Rome à Jérusalem. Itinéraire spirituel de Vatican II.* (Chez le même éditeur, 1964). Le titre choisi indique le sens de cet itinéraire, tel que le Père Bernard LAMBERT le discerne. Il accorde une grande importance et signification au pélerinage que PAUL VI fit en

Palestine, allant jusqu'à y voir « un nouveau départ » pour l'Eglise de Rome et ajoutant : « Pierre retrouve son Seigneur qui l'appelle à nouveau et lui demande de tout laisser pour le suivre. »

Dans l'appareil disciplinaire que des voix catholiques invitent leur Mère l'Eglise à abandonner on compte les mœurs et les usages du Saint-Office. Ce n'est point un livre — il a l'épaisseur d'un opuscule, il n'est pas « composé » — que les Editions *Spes*, peu coutumières de semblable littérature religieuse, ont fait traduire, imprimer, et vendent : Hans KÜHNER — les moins attentifs de nos lecteurs ne confondront pas ce nom avec celui de Hans KÜNG —, sous le titre *Index Romanus. Analyse ou Interdiction ?* (Paris, 1964), a groupé des extraits de textes diffusés en Allemagne et en Suisse par les postes de radio et de télévision. Les exemples de toutes sortes, mais qui lassent assez vite, tiennent grande place dans ces pages. Si nous les lisons, supportons cette lassitude, ou ne nous bornons pas à en voir le pittoresque. Car, derrière ces usages, l'histoire contemporaine de l'Eglise nous apprend l'existence de drames spirituels. Et Hans KÜHNER, sans faire de la littérature, rappelle le mot de Henri HEINE : « ... Là où l'on brûle des livres, des hommes aussi finissent par être brûlés. »

Dans tous les remous qui agitent l'opinion publique, et particulièrement l'opinion catholique, tandis que le concile se déroule, et spécialement à l'occasion du schéma XIII sur l'Eglise et le Monde, schéma dont la discussion et l'élaboration mettent en cause quelques points essentiels de l'éthique ecclésiastique, dans tous ces remous on distingue la fortune d'un autre petit livre, sobre de propos lui aussi, mais plus dense. Il est l'œuvre de l'un de nos meilleurs chroniqueurs religieux en France, très lu et apprécié des protestants, M. Henri FESQUET, du *Monde* : *Trois Questions brûlantes à Rome* (Grasset, Paris, 1964). A vrai dire ce livre d'un journaliste qui est homme de son temps, qui a souvent prouvé avec quelle liberté il exerce sa profession, et qui est catholique, nous déconcerte. La première question est franchement, clairement, hardiment posée : armes nucléaires et légitime défense. « Si sourcilleuses en matière de morale privée, les Eglises n'ont pas su se mettre à jour en matière de morale publique. Lacune épouvantable. Le concile sera-t-il une occasion de ressaisissement pour l'Eglise romaine ? » La deuxième question s'enrobe de nuances ; il s'agit du contrôle des naissances. L'auteur constate d'ailleurs que ses « trop brèves considérations ne font qu'effleurer un vaste problème ». Mais ce problème serait moins vaste si M. FESQUET sortait des postulats selon lesquels, comme le magistère romain, il continue de le poser. Quant à la troisième question, celle du célibat des prêtres, malgré quelques propos et documents intéressants, elle n'est pas abordée en son centre. Nos critiques de protestants devant ces réponses, en ce

qu'elles ont d'insuffisant, n'empêchent point ce livre d'être d'un grand intérêt ; il éveille l'attention et le sérieux de lecteurs trop facilement satisfaits des lieux communs classiques.

*

Quelle hostilité contre les Jésuites au temps du premier concile du Vatican, parmi les protestants de France ! Ils lisaien alors MICHELET et QUINET. Et d'ailleurs, sur de meilleurs documents, ils voyaient en eux les champions de l'ultramontanisme contre lequel, par l'effort vers le « collégialisme », le catholicisme de Vatican II réagit. De notre temps aussi, malgré la présence du cardinal BEA à la tête du Secrétariat pour l'union des chrétiens, dont la pourpre fait sans doute oublier la qualité de jésuite, et peut-être aussi parce que les religieux qu'on rencontre le plus fréquemment dans les publications « progressistes » et dans les conversations « œcuméniques » sont des dominicains, l'opinion protestante fait moins attention que dans le passé à la *Compagnie de Jésus* et à ses activités. Bien qu'il existe des livres plus savants où ceux d'entre nous qui ne redoutent pas un effort d'histoire ou de théologie peuvent s'instruire — par exemple, dans la collection *Christus* —, un ouvrage d'ensemble et de vulgarisation tel que celui de M. François RIBADEAU-DUMAS, *Grandeur et Misère des Jésuites*, plaira et instruira (Les Productions de Paris, 1963). Il plaira, car sa présentation est remarquable, et pourquoi aurions-nous honte d'être de notre temps, aimant que l'image accompagne le texte ? Les illustrations de ce livre, pour être classiques, n'en sont sans doute pas plus connues de bon nombre de nos lecteurs. Il instruira, distrayant nos mémoires des quelques polémiques dont elles gardent le souvenir pour nous retracer sobrement les grandes lignes de l'histoire de cette Compagnie, née comme notre Eglise au XVI^e siècle, combattue, entourée comme d'un voile mystérieux que personne ne parviendrait à écarter totalement... « L'Histoire des Jésuites est une suite de coups de théâtre », commence M. François RIBADEAU-DUMAS dans son Avant-propos. Mais il ne succombe pas à la tentation d'y voir le lieu privilégié de la lutte entre Dieu et Satan.

Plusieurs Pères Jésuites ont collaboré à la composition de l'article « France » dans le *Dictionnaire de Spiritualité*. Les Editions Beauchesne, bien inspirées, en ont fait un tirage à part qui constitue comme elles l'ont voulu « un livre neuf » : *Histoire spirituelle de la France*

(Paris, 1964). C'est un précis, un manuel au sens honnête et souhaitable du mot. De très nombreuses indications bibliographiques sont insérées à même le texte. On peut consulter un index onomastique de plus de mille noms. Sans chicaner sur tel ou tel détail la seule critique générale que nous éprouvons le besoin d'exprimer intéresse le titre de ce livre. L'optique catholique-romaine moderne en commande la distribution interne. Le protestant qui l'œuvre ne trouve donc pas, comme on le lui annonce, purement et simplement une *Histoire spirituelle de la France*. Bien des authentiques « spirituels » de notre patrie n'y trouvent pas place. L'Avant-propos en avertit : « Précisons que, à partir du XVI^e siècle, c'est de la spiritualité catholique qu'il sera presque uniquement question. » Qui veut connaître CALVIN est renvoyé au *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*. Etait-il très difficile d'intégrer à la remarquable équipe qui composa cet article devenu livre, un collaborateur protestant, ou trop difficile à un rédacteur catholique d'intégrer l'apport des « spirituels » protestants ? L'heure œcuménique fait espérer de semblables ouvrages d'histoire, sans qu'on tombe pour cela dans le confusionisme.

Dom Jean LECLERCQ, bénédictin de l'abbaye de Clervaux, professeur à l'Institut monastique de Saint-Anselme à Rome, a rédigé, dans le « précis » que nous venons de signaler, ce qui concerne la spiritualité monastique du VI^e au XII^e siècle. Ceux de nos lecteurs qui ont jugé conforme à leur vocation chrétienne d'acquérir et développer leur connaissance de l'Histoire de l'Eglise, ont lu et apprécié, du même Dom LECLERCQ, l'*Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge. L'amour des Lettres et le désir de Dieu*. Du même auteur les Editions du Cerf, dans la collection « Tradition et Spiritualité », viennent de réunir et publier diverses études sous le titre *Aux sources de la spiritualité occidentale* et le sous-titre *Etapes et constantes* (Paris, 1964). Ces études avaient paru dans des revues françaises — *La vie spirituelle, La Maison-Dieu...* — et étrangères. Le monachisme et saint Benoît, Monachisme et pérégrination, Un sommet : Cluny, La crise du monachisme aux XI^e et XII^e siècles, tels sont les titres des quatre chapitres ou « étapes » de la première partie de ce livre. La deuxième partie, « Constantes », étudie la vocation et la séparation du monde, l'économie monastique et la présence au monde ; pose la question : Y a-t-il eu une culture monastique ? ou présente une vue monastique de la Société en « Variations sur le nécrologue de Saint-Germain-des-Prés » ; étudie encore culte liturgique et prière intime dans le monachisme au Moyen Âge... Cette sèche énumération qui, nous l'espérons, ne sera pas obscure pour nos lecteurs, leur indiquera tout l'intérêt de ce recueil. Devant l'institution monastique telle qu'elle naquit et se développa dans le passé il est impossible de demeurer indifférent. De plus, devant les questions que la renaissance de cette institution au sein même ou

à proximité des Eglises de la Réforme nous pose, à l'heure où le privilège nous est accordé par un éditeur protestant de lire le *Judicium Martini Lutheri de votis* dans une remarquable traduction française, nous savons gré à Dom Jean LECLERCQ de nous instruire dans notre réflexion. N'aurions-nous rien à apprendre du passé ?

*

Si les rares faits monastiques qu'on voit aujourd'hui dans le protestantisme paraissent à certains protestants un apport douteux du catholicisme, sur d'autres points les protestants soucieux de conserver l'originalité en même temps que la fidélité de leurs Eglises doivent évidemment reconnaître que des échanges très positifs se font actuellement entre catholicisme et protestantisme.

S'agit-il seulement de bons services en matière d'édition ? Qui met à la disposition des lecteurs français, qu'ils soient catholiques ou protestants, l'ouvrage classique du professeur de Nouveau Testament à l'Université de Göttingen Joachim JEREMIAS sur *Les paraboles de Jésus* ? C'est un éditeur catholique, Xavier MAPPUS (Le Puy, Lyon, Paris ; 1962). Le Père A. GEORGE, de la Faculté catholique de Théologie de Lyon, dans sa présentation, note loyalement : « Le lecteur catholique regrettera parfois ses silences sur l'Eglise. Il ne s'en étonnera pas, mais il devra reconnaître l'effort sincère de ce théologien protestant pour aller à sa rencontre. » Il ajoute : « Nul, d'ailleurs, ne saurait contester la valeur de cette œuvre si dense... Tous les chrétiens ne possédaient pas encore leur héritage bien qu'il fût prêt, et n'en jouissaient pas ; ils étaient membres du Royaume de grâce, et voici qu'ils l'accueilleront avec reconnaissance. » Point d'*imprimatur*, mais « la permission de l'Ordinaire ». Dans l'appareil critique point de signes qui distinguent les auteurs catholiques d'avec les protestants.

S'agit-il d'exemples du travail de l'exégèse et de la théologie dans le catholicisme actuel, en collaboration avec l'exégèse et la théologie protestantes ? Le même éditeur a publié la traduction française du *Message Moral du Nouveau Testament* du professeur Rudolf SCHNACKENBURG, de l'Université de Würzburg (Mappus, 1963). Cet ouvrage constitue le sixième volume du *Manuel de Théologie Morale* édité par le professeur REDING de Berlin. On y voit comment le catholicisme « ressource » cette discipline, comment il ne peut plus être enfermé dans le moralisme et la casuistique. Si dans la bibliographie générale

les auteurs catholiques sont distingués des protestants, il n'en est plus de même dans le corps de l'ouvrage, où les références s'entremêlent.

Un mot fameux prétend que la Bible fermée nous unit, mais qu'ouverte elle nous sépare. Ces exemples et bien d'autres prouvent heureusement le contraire. Mais qu'en est-il de la science confessionnelle ? Là aussi des exemples d'attention, de connaissance, de long et sérieux labeur par-dessus les frontières ecclésiastiques, nous sont donnés dans revues et livres. Parmi ces derniers ne retenons qu'un titre. La collection *Unam Sanctam*, dont il serait inutile de rappeler ici la renommée — quel pasteur, quel protestant cultivé n'en possèdent quelques volumes sur les rayons de leurs bibliothèques ? — sous le numéro 48 a publié un ouvrage savant et averti : *Calvin théologien de l'Eglise et du Ministère* (Editions du Cerf, Paris, 1964). Le *Nihil obstat* est signé par deux Pères Jésuites de l'Université Grégorienne de Rome. L'auteur est un jeune docteur en théologie, prêtre. Il prépare un autre ouvrage sur l'évolution religieuse du jeune CALVIN ; ceux qui ont lu son premier ouvrage ne redoutent pas cette hardiesse.¹

Pierre PETIT.

Montpellier, janvier 1965.

¹ Un des livres classiques en théologie interconfessionnelle est celui de NEWMAN : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Constamment cité, il n'existe pas dans les librairies de langue française. Cette lacune est enfin comblée. Les éditions du Centurion publient une traduction (due à Luce GÉRARD, Paris, 1964) accompagnée de quelques notes et références, et précédée d'une introduction par le Père J. H. WALGRAVE, dont on connaît les travaux newmaniens. Nous nous devions de signaler cet instrument de travail à ceux d'entre nous qui l'attendaient, et peut-être à quelques autres...

P. P.

BIBLIOGRAPHIE

Charles H. DODD : *La Prédication apostolique*, Editions Universitaires, 1964, 128 pages.

Les Editions Universitaires sont une maison d'édition catholique qui fait paraître dans ses collections certains ouvrages d'auteurs protestants. Il est heureux qu'ainsi le public de langue française puisse faire la connaissance d'un des meilleurs théologiens anglais de notre époque. Certes *la Prédication apostolique* n'a pas le renom d'autres ouvrages du Professeur Dodd, comme par exemple *The Interpretation of the Fourth Gospel*, qui est devenu un classique. De plus il s'agit d'un livre écrit vers 1936 et qui pourrait dater. En fait nous avons là la substance de la pensée du Professeur Dodd sur ce qui est appelé l'eschatologie réalisée.

La question que se pose l'auteur est de savoir quel est le noyau de la prédication des premiers chrétiens telle qu'elle se trouve exprimée dans le Nouveau Testament. En comparant les textes, notamment ceux des Epîtres de Paul et ceux des prédications de Pierre au début du livre des Actes, on en arrive à la conclusion que les premiers chrétiens annonçaient que l'âge de l'accomplissement était paru, que cet accomplissement s'était réalisé par le ministère, la mort et la résurrection du Christ, qu'en vertu de la résurrection Jésus était glorifié à la droite de Dieu, que le Saint-Esprit est le signe de la gloire présente du Christ et que l'âge messianique atteindrait sa consommation dans le retour du Christ.

L'auteur note certaines différences entre la prédication paulinienne et celle de Jérusalem. Il en profite aussi pour rejeter la théorie de BOUSSET selon laquelle le titre *Kyrios* donné au Christ serait d'origine hellénistique ; le Professeur CULLMANN a montré l'ancienneté de cette appellation dans l'Eglise en tirant argument de l'expression *Maranatha*, le

Professeur DODD, quant à lui, souligne l'importance du Psaume 110 très souvent cité dans le Nouveau Testament et où se trouve *Kyrios*.

Mais le Professeur de Cambridge aborde très vite la question de l'eschatologie. Il montre qu'à l'idée première d'un retour très proche du Seigneur succède une série d'explications sur ce retour différé : ainsi Paul, après avoir parlé du retour proche, donne à l'eschatologie une signification plus mystique : elle se réalise déjà dans l'homme nouveau.

C'est pourquoi on a parlé d'*eschatologie réalisée*, c'est-à-dire que l'*eschaton* se trouve incarné et définitivement réalisé en Christ : il n'y aurait plus rien à attendre puisque tout est en Christ. En fait le Professeur Dodd précise en parlant d'*eschatologie in process of realization* (en cours de réalisation) ; il ne nie donc pas l'importance de l'attente du retour et finalement n'est pas tellement éloigné de la thèse développée par le Professeur CULLMANN sur la tension eschatologique entre le sens et la fin de l'histoire.

Enfin il ne faut pas oublier de mentionner la façon dont le Professeur DODD conçoit l'exégèse. Nous avons essayé de croire que la critique pourrait élaggerer du Nouveau Testament ces éléments qui nous semblaient relever du fantastique et nous laisser « une quintessence de christianisme » originelle, dont l'homme moderne pourrait dire : « Voilà ce que j'ai toujours pensé. » Mais la tentative a échoué. Au cœur du Nouveau Testament se trouve cet Evangile étrange, eschatologique, irréductible à nos manières de penser. Mais avait-il plus d'affinité avec la pensée du monde hellénistique ?... Paul découvrait que l'Evangile portait en soi un élément de « folie » et de « scandale »... Faire dans le Nouveau Testament le choix de certains passages qui sonnent « moderne » et déclarer qu'ils

représentent son « élément permanent », ce n'est pas cela prêcher l'Evangile (pages 99 à 101).

Voilà posés les principes d'une saine exégèse telle qu'elle devrait être appliquée dans l'Eglise. C'est pourquoi la lecture de ce petit livre reste d'une réelle actualité. Même si la notion qu'a le Professeur Dodd de l'eschatologie peut dérouter certains, en lui donnant une valeur plus qualitative que temporelle, il faut savoir écouter la voix de ce théologien à un moment où beaucoup semblent, hélas ! remettre en question l'autorité de l'Écriture.

Alain-Georges MARTIN.

Roger MAZAUERIC : *Le pasteur Paul Ferry*. Messin, interlocuteur de Bossuet et historien. Préface d'Emile-G. Léonard. Metz, Marius Mutelet, éditeur, 1964, in-4°, 152 p. avec illustrations.

La Revue Réformée tient à signaler à l'attention de ses lecteurs cet ouvrage magistral. Il ne s'agit d'ailleurs pas du premier ouvrage de l'auteur. M. MAZAUERIC est connu et apprécié à la Société de l'Histoire du Protestantisme Français et son renom est grand à Metz même où cette œuvre lui a valu un prix.

Le livre est, disons-le tout de suite, remarquablement présenté. Sous couverture bistre de teinte mate avec reproduction d'une gravure de Paul FERRY, un titre rouge et des sous-titres noirs. Dans le corps de l'ouvrage, 16 gravures diverses toutes en rapport étroit avec le texte. Une impression soignée. Un plan bien coordonné. Un chapitre consacré aux sources et notes. Un index des noms de personnes et un autre des noms de lieux. En bref, un ouvrage de valeur que tout amateur de belle édition et de bonne histoire se doit de posséder en sa bibliothèque.

Sous un bel écrin, la matière est précieuse. M. MAZAUERIC nous trace le portrait d'un très grand pasteur. Paul FERRY nous devient proche. Il ne vécut pas au début de la Réforme. Il ne connut pas les grandes persécutions. Il exerça son ministère en une période de relative accalmie sous le régime de l'Edit.

Paul FERRY, messin d'origine, fit ses études à Montauban. Distingué par

ses maîtres, il eut pu être un grand et fort théologien et n'être qu'un théologien. Mais il fut plus et cela par la grâce de Dieu : il fut pasteur. L'histoire de Paul FERRY est donc celle d'un homme de cabinet lancé dans l'aventure du ministère pastoral — elle est celle d'un théologien qui dut faire vivre sa théologie au contact de la vie, car il eut à rendre compte de sa foi et de celle de ses coreligionnaires. Paul FERRY, un combattant ? Oui, par la force des choses. En ce temps courageux où l'on savait que le témoignage n'est point une affaire de concessions et de compromis savamment dosés, mais un devoir de vérité, nous voyons émerger des figures irrénelles et fermes. Comme le note E.-G. LÉONARD, l'un des grands mérites de M. MAZAUERIC est de rétablir des perspectives historiques faussées. L'auteur nous contraint à ne point voir en nos pères notre propre image ; il nous contraint à l'humilité en nous montrant que nos ancêtres avaient à résoudre les mêmes questions majeures. Alors que nous sommes encore en plein « œcuménisme », nous comprenons mieux les échanges entre Paul FERRY et BOSSUET et nous apprécions la douce fermeté du pasteur de Metz. Sans exagérer, nous avons à remercier M. MAZAUERIC de ce grand cours de théologie pastorale dégagé de notre histoire. Ce grand cours est accessible à tous. Et la valeur de l'œuvre se mesure à l'envie que nous avons de relire l'ensemble pour encore mieux comprendre le fondement de notre vocation protestante : l'autorité souveraine des Saintes Ecritures.

Nouveau Dictionnaire biblique, aux Editions Emmaüs, 784 pages, 1961.

J. DHEILLY : *Dictionnaire biblique*, Editions Desclée et Cie, 1 260 pages, 1964.

L. GROLLENBERG : *Atlas biblique pour tous*, Editions Séquoia, 200 pages, 1960.

Encyclopédie de la Bible, Editions Séquoia, 253 pages, 1961.

Il faut toujours se réjouir de voir paraître des ouvrages destinés à aider le lecteur de la Bible dans sa compréhension du message scripturaire. Le public de langue française dispose d'un choix de dictionnaires, encyclo-

pédies et atlas, publiés pour la plupart par des maisons catholiques.

Cependant, il nous faut tout d'abord mentionner un ouvrage protestant, important par le volume et par l'intention, le *Nouveau Dictionnaire biblique* paru aux éditions Emmaüs. Certains auront vite fait de le classer en disant : c'est fondamentaliste. Fondamentaliste, oui, si nous n'avons pas peur de donner à ce mot un sens positif. « L'esprit qui anime cet ouvrage est celui d'une foi entière en l'inspiration des Ecritures Saintes », dit la préface. Cette fidélité conduit les auteurs à composer des articles clairs et précis qui ont deux qualités principales : ils donnent un résumé aussi objectif que possible sur l'histoire et l'archéologie, et d'autre part, ils permettent d'avoir, pour chaque sujet important, un relevé des données bibliques rassemblées en quelques lignes. Et si l'on ne se sent pas d'accord avec certaines introductions, le lecteur est obligé de reconnaître en celles-ci un effort d'honnêteté.

Quels que soient nos préjugés théologiques, il nous faut reconnaître la valeur de ce qui est traduit du dictionnaire américain de J.-D. Davis.

C'est pourquoi on ne peut que regretter d'avoir à émettre une critique sévère sur un certain nombre d'articles rédigés par des auteurs européens : pourquoi tant de polémiques ? Il est certain que chacun peut donner son opinion et il n'est pas question ici de discuter du bien fondé de tel ou tel article bien que quelques-uns, comme par exemple celui consacré à la création soit particulièrement faible. Ces sortes de discussions n'ont pas de place dans cet ouvrage ; ces argumentations risquent de troubler le lecteur plus que de l'édifier, et finalement rabaisseront ce dictionnaire à un lavage de linge sales entre théologiens. C'est très dommage, car, sans ce très grave défaut, ce dictionnaire, tout en restant fidèle à ses principes, aurait pu être un ouvrage de très grande valeur dont l'absence se fait sentir dans le protestantisme de langue française.

Les ouvrages catholiques sont d'un autre style : ils sont dans le vent de l'exégèse actuelle, à la pointe extrême de ce que permettent les encyclopedies. On pourrait parfois dire que certains théologiens catholiques sont plus protestants que les protestants : ce radicalisme est une soupe de

sûreté donnée à un besoin violent de liberté d'expression et de recherche.

Il faut reconnaître que les catholiques s'intéressent à la Bible plus que par le passé, et ont publié plus d'ouvrages d'introduction, de présentations ou de dictionnaires.

Le dictionnaire du Père DHEILLY mérite pourtant une remarque : il est déroutant ; tout d'abord par son format insolite qui lui donne une allure de gros agenda. Ce qui surprend ensuite, c'est la concision des textes : chaque article apparaît comme autant de fiches comportant des renseignements théologiques, historiques, archéologiques, voire iconographiques et liturgiques, rédigés dans un style télégraphique. Cette méthode permet de retrouver très vite un renseignement cherché, mais quelquefois cette concision amène un manque de clarté car les explications ne sont pas assez détaillées. En fait, ce dictionnaire est avant tout un aide-mémoire : ce n'est pas un ouvrage didactique mais il s'adresse plutôt à celui qui a déjà une habitude de la Bible et qui a besoin de se rafraîchir la mémoire.

Enfin il faut signaler les deux petits manuels publiés par les Editions Séquoia : il s'agit d'ouvrages rédigés par des catholiques néerlandais et adaptés pour le public de langue française. L'*Atlas pour Tous* est un résumé de l'*Atlas de la Bible*, ouvrage plus volumineux du même auteur. Comme la plupart des atlas bibliques, il s'agit plutôt d'une histoire biblique abondamment illustrée d'excellentes photos. On peut simplement regretter que les cartes ne soient pas assez nombreuses. Le texte est clair et essaie de rester fidèle aux données bibliques ; il évite autant que possible les discussions incertaines : son intention n'est pas de donner une explication des textes mais de présenter au lecteur le milieu biblique pour mieux le familiariser avec celui-ci.

L'*Encyclopédie de la Bible* est de format modeste : elle contient pourtant une très grande quantité de renseignements : de nombreuses petites cartes précisent les contrées ; il y a des notices sur les différentes écoles d'interprétation ; certes il ne faut pas oublier que nous avons affaire à un livre catholique mais on doit reconnaître un souci constant d'objectivité : on peut se réjouir de voir, dans les sujets controversés, le point de vue protestant à côté du point de vue catholique.

En format réduit ces deux livres sont ce qu'il y a, sans doute, de meilleur pour un public de langue française : on peut les recommander à des protestants tout en précisant bien sûr qu'il s'agit d'ouvrages catholiques.

En fait il est difficile de faire un choix : on peut être partisan d'une méthode et agacé par une autre ; l'idéal serait bien sûr de pouvoir consulter au moins deux dictionnaires qui, sans obligatoirement se contredire, peuvent utilement se compléter.

Mais en face d'une part de l'afflux des publications catholiques et d'autre part d'un dictionnaire qui est malgré tout d'une tendance particulière (ceci dit sans mauvais esprit), on ne peut que regretter que l'ensemble des Églises protestantes de notre pays ne puissent fournir un tel instrument de travail à ses fidèles. Ne serait-ce pas là un signe dont on pourrait s'inquiéter ?

Alain-Georges MARTIN.

STATISTIQUES RELIGIEUSES

STATISTIQUES SUR LES « MARIAGES MIXTES ». — Les chiffres ci-dessous sont tirés d'une conférence publique de M. le pasteur SWEETING, Inspecteur ecclésiastique, tenue à Strasbourg le 8 février 1963 (B.I.P.).

Des statistiques précises font ressortir : l'extension des mariages mixtes, liée à la mobilité croissante de la population (Essen en 1900 : 14,5 % de mariages mixtes, 1957 : 33,4 %) ; la grande différence qui subsiste encore entre campagne et ville (Eglise réformée d'Alsace : de 3,4 % à 81 % de mariages mixtes) ; l'accroissement considérable des mariages mixtes où l'un des deux conjoints est détaché de toute Eglise (Allemagne, 1911 : 2,5 %, 1928 : 20 %) ; les conséquences des mariages mixtes sur le nombre des divorces. La proportion des mariages mixtes est très variable selon les régions ; en Allemagne, où on compte que 3/5 de la population est protestante, il y a 1/3 de mariages mixtes catholiques, 1/3 de mariages mixtes protestants, 1/3 de mariages mixtes civils ; l'Eglise réformée de France en 1955 a dénombré, sur la totalité des mariages célébrés dans ses paroisses, 65 % de mariages mixtes ; au Pays de Montbéliard en 1959, alors que l'on dénombre deux catholiques pour un protestant, on comptait un mariage mixte catholique pour deux mariages mixtes protestants.

ALLEMAGNE. — *Statistique confessionnelle* : En Allemagne fédérale, dans les écoles primaires, on compte 48,2 % de protestants et 50,4 % de catholiques ; dans les écoles moyen-

nes et supérieures, le pourcentage des protestants, en revanche, est plus élevé que celui des catholiques : 61,3 % de protestants et 37 % de catholiques dans les écoles moyennes, 54,7 % de protestants et 43,2 % de catholiques dans les écoles secondaires supérieures, 59,8 % de protestants et 36,3 % de catholiques dans les Universités (B.I.P.).

Le nombre des protestants est plus élevé dans les villes et celui des catholiques dans les campagnes, révèle une enquête effectuée par les services de statistiques et portant sur l'ensemble de la République fédérale d'Allemagne occidentale, y compris Berlin-Ouest. Sur l'ensemble du territoire on compte 51,5 % de protestants et 44,1 % de catholiques. Dans les villes de 100 000 habitants et plus, la proportion des protestants est de 56,5 % et celle des catholiques de 34,8 % seulement. Dans les communes de moins de 10 000 habitants, on dénombre 47,1 % de protestants contre 51,0 % de catholiques.

Le recensement de la population effectué en 1961 révèle aussi que le nombre des personnes n'appartenant à aucune Eglise est plus important dans les grandes villes, où il atteint la proportion de 5,9 % contre 0,7 % seulement dans les communes de moins de 10 000 habitants. Sur les 53 grandes villes où la population a été recensée en 1961, 34 comptent plus de 50 % de protestants. Dans les grandes villes à majorité catholique, le nombre des catholiques a diminué depuis 1950. Dans les grandes villes à majorité protestante, on a enregistré au contraire un faible accroissement du nombre de catholiques.

Sur les 54 millions d'habitants de la République fédérale allemande (sans Berlin), 26,8 millions appartiennent aux Eglises évangéliques, 24,5 millions à l'Eglise catholique romaine. 17 000 personnes ont déclaré être de religion juive. On constate que le nombre des femmes domine dans la composition des communautés chrétiennes et celui des hommes dans les groupes de libres-penseurs ou dans les sociétés à tendances philosophiques.

Le fait le plus remarquable ressortant des récentes statistiques est que la relation numérique entre les deux confessions n'a pas subi de modification profonde ni dans le Reich allemand entre 1871 et 1939, ni dans l'actuel territoire fédéral de 1871 à 1961. En 1871, on comptait dans l'ensemble de l'Allemagne 62,3 % de protestants et 36,2 % de catholiques ; en 1939, on en comptait respectivement 60,8 % et 33,2 %. Dans l'actuel territoire fédéral vivaient, en 1871, 51,1 % de protestants et 47,5 % de catholiques ; au cours du dernier recensement de 1961, on en comptait respectivement 50,2 et 45,5 %.

L'office de presse et d'information du gouvernement fédéral, qui communique ces renseignements, en déduit que « ni la lutte de la Prusse contre les catholiques, ni les bouleversements de la société, provoqués par les deux guerres mondiales, ni la politique anti-religieuse du III^e Reich, ni les conflits religieux n'ont modifié les préférences confessionnelles de la population allemande ».

(S.C.E.P.I.)

MUNICH : Un sondage de l'opinion allemande sur la réunion des Eglises. — Selon un sondage d'opinion qui vient d'avoir lieu en Allemagne occidentale, une personne sur trois souhaite la réunion des Eglises protestante et catholique romaine ; 40 % des catholiques et 26 % des protestants souhaitent la réunion. D'autre part, 39 % des protestants et 49 % des catholiques souhaitent un « rapprochement » entre les Eglises. 15 % seulement estiment que la situation actuelle doit rester inchangée.

En 1962, un sondage analogue révélait que 20 % seulement de la population souhaitaient la réunion des Eglises, un quart leur rapprochement, cependant qu'un tiers s'opposait à tout changement.

(S.C.E.P.I., Genève).

ALLEMAGNE ORIENTALE : Crise du baptême. — Le Service évangélique de presse (Evangelische Presse Dienst) publie une « lettre d'Allemagne orientale » selon laquelle, dans les villes et les villages de la République démocratique allemande, le nombre des baptêmes baisse considérablement. D'autre part, de plus en plus souvent, les enfants ne sont baptisés qu'à dix ou douze ans, après avoir suivi une instruction religieuse de plusieurs années. Et avant de les baptiser, le pasteur parle à ces enfants de la signification et du but de leur baptême.

Selon ce texte, on constate qu'un bon nombre des enfants baptisés viennent de familles confessionnellement mixtes qui semblent plus conscientes des questions ecclésiastiques que les autres où l'on fait preuve d'une indifférente croissante en ce qui concerne le baptême.

(S.C.E.P.I.).

FRANCE : Nombre des protestants.

— Selon des statistiques récentes publiées par la « Vie protestante », hebdomadaire de Suisse romande, la France compte actuellement 785 000 protestants, soit notamment 460 530 membres de l'Eglise réformée de France, 297 050 luthériens et 20 000 baptistes. Il y a cent ans, les protestants étaient 800 000 et la population s'est accrue de 20 % depuis lors.

Conversion de prêtres au protestantisme. — Depuis 1945, une cinquantaine de prêtres catholiques, dont des professeurs de théologie, sont passés à l'Eglise réformée de France.

Six d'entre eux ont été consacrés au Saint-Ministère après des études régulières. En novembre 1961, sept autres étaient en cours d'études théologiques.

Mariage des prêtres. — D'après une déclaration de Jean XXIII, 32 prêtres-ouvriers se sont mariés.

GRANDE-BRETAGNE. — Selon les dernières statistiques publiées à Londres, l'Eglise anglicane compte 27 millions de baptisés en Grande-Bretagne, dont neuf millions ont été confirmés, mais dont trois millions seulement participent régulièrement à la vie de l'Eglise.

GRANDE-BRETAGNE (LIVERPOOL) : Concile du Vatican et conversions au catholicisme. — Selon un sondage d'opinion catholique, c'est au deuxième concile du Vatican que de nombreux catholiques anglais attribuent la diminution des conversions au catholicisme au cours de ces dernières années. Selon le R.P. Francis RIPLEY, qui a présidé à ce sondage, « l'attitude amicale des dirigeants catholiques envers les non-catholiques » explique ce changement ; nombreux sont, en effet, non plus seulement parmi les « frères séparés », mais aussi parmi les catholiques, ceux qui en viennent à considérer « qu'une Eglise en vaut une autre ».

En 1962, il y a eu en Grande-Bretagne 13 000 conversions au catholicisme contre 16 000 en 1959.

(S.C.E.P.I.).

ETHIOPIE (ADDIS-ABÉBA) : Nombreuses conversions en Ethiopie. — La Mission luthérienne de Norvège en Ethiopie fait état d'un nombre considérable de conversions dans ce pays, particulièrement dans les régions reculées. On dénombre plus de 5 000 convertis pour les trois derniers mois, alors qu'auparavant, on en comptait environ 800 par mois. C'est ainsi que pour une seule station missionnaire, un collaborateur, qui avait annoncé 39 conversions après un de ses passages, en a indiqué 201 la fois suivante et précisé que 33 villages étaient prêts à recevoir l'Evangile.

Pendant les quatre premiers mois de cette année, plus de 400 adultes ont appris à lire et à écrire, grâce au programme d'alphabetisation de l'Eglise luthérienne évangélique d'Ethiopie (Mekane Yesus) qui entreprend sa troisième année d'activité et emploie actuellement 500 enseignants dans 530 écoles. Au total, 57 500 personnes ont appris à lire depuis le lancement de cette campagne financée par les Eglises protestantes allemandes (« Pain pour le monde ») et les luthériens suédois, dans le cadre d'un projet d'entraide de la Fédération luthérienne mondiale.

(S.C.E.P.I.).

HONGRIE. — Actuellement, le protestantisme hongrois est surtout installé à l'est du Danube. Il est en majorité calviniste et entretient à ce titre des

relations assez étroites avec la France. Sur dix millions d'habitants, on compte environ six millions de catholiques, deux millions de calvinistes et 500 000 luthériens.

Mais 750 000 Hongrois de confession réformée vivent aussi en Roumanie, 10 000 en Tchécoslovaquie et 45 000 en Yougoslavie, plus de 100 000 en Subcarpatie russe.

JAPON : Au Japon, d'après l'annuaire des religions pour 1962, récemment publié par le Ministère de l'Instruction publique, 64 785 000 personnes seraient affiliées aux temples shintoïstes nationaux ; 13 847 000 à diverses sectes shintoïstes ; 61 742 000 au bouddhisme. Il y aurait 669 000 chrétiens (catholiques et protestants) et 4 554 000 personnes sans religion. Le Japon ne compte pas cent millions d'habitants, mais beaucoup de ses ressortissants embrassent simultanément plusieurs religions.

MEXIQUE. — L'activité missionnaire protestante s'accomplit avec un extraordinaire succès. Le nombre des protestants s'est élevé de 265 000 en 1949 à 1 065 161 en 1961. A l'exception du Brésil, nulle part en Amérique le protestantisme ne s'est aussi rapidement répandu ; alors que le nombre de protestants en Amérique latine s'est accru de 80 % entre 1942 et 1962, cette proportion atteint presque 300 % pour le Mexique. Une statistique comparée entre protestants et catholiques donne les chiffres suivants : 5 000 pasteurs, 3 000 paroisses, 58 séminaires du côté protestant, 6 290 prêtres, 2 046 paroisses, 13 384 centres ecclésiastiques et 40 séminaires du côté catholique.

NORVÈGE : Le Bureau central de statistique norvégien annonce que, selon le recensement de 1960, 134 500 personnes seulement, c'est-à-dire 3,75 % de la population norvégienne, ne font pas partie de l'Eglise de Norvège (contre 123 000, soit 3,76 % en 1950). Le mouvement pentecôtiste a 34 000 membres, l'Eglise évangélique luthérienne libre 16 800, l'Eglise méthodiste 11 200, l'Eglise baptiste 9 300, l'Eglise catholique romaine 7 900 et les adventistes du septième jour 5 300. D'autre part, 22 300 Norvégiens ne font partie d'aucune Eglise.

PAYS-BAS. — Selon des statistiques officielles publiées en 1963, la répartition confessionnelle aux Pays-Bas se présente comme suit : 40,4 % des habitants sont catholiques romains, 37,6 % de confession protestante (28,3 % membres de l'Eglise réformée néerlandaise, 9,3 % calvinistes), 3,6 % sont membres d'autres confessions religieuses et 18,4 % se déclarent sans confession. Une analyse des statistiques religieuses s'étendant sur plus d'un siècle indique qu'en 1849, l'Eglise réformée néerlandaise (à laquelle appartenait la famille royale) constituait la majorité de la population avec une proportion de 54,4 % ; en 1947, ce pourcentage était descendu à 31 % alors qu'il est actuellement de 28,3 % (sans compter les calvinistes). Pendant de longues années, souligne l'agence KIPA, les catholiques constituent le 38 % de la population hollandaise, alors que les statistiques les plus récentes indiquent une progression à 40,4 %. Enfin, l'évolution trahit aussi la progression du nombre des « sans confession ». Ces chiffres ne tiennent pas compte de plusieurs petites communautés protestantes.

(B.I.P.).

PHILIPPINES. — Le protestantisme se répand avec une extrême rapidité aux îles Philippines. Les cadres des Eglises locales doivent faire un effort énorme pour suivre ce mouvement d'expansion. Dans la seule île de Mindanao, en huit ans, se sont formées

67 communautés comptant 7 600 membres. A Mindoro, où l'évangélisation se fait depuis six ans, il y a 41 communautés florissantes.

(B.I.P.).

SUISSE. — 42 027 baptêmes ont été célébrés en 1962 dans les 22 Eglises membres de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse. 46 636 jeunes gens y ont confirmé l'alliance de leur baptême. 16 949 mariages ont été bénis, dont 2 754 mariages mixtes. 31 751 services funèbres ont été célébrés. Le recensement des membres de ces Eglises (chiffre de 1960) donne 2 681 288 protestants.

D'après *le dernier recensement*, effectué dans le canton de Vaud (Suisse), celui-ci comptait 130 prêtres catholiques romains et 250 pasteurs, en 1962. La population était de 461 602 habitants dont 315 539 protestants, 132 214 catholiques romains et 13 841 membres d'autres dénominations. Ainsi donc, selon l'annualire fédéral de statistiques qui donne ces renseignements, il semble que seuls huit Vaudois ne professent aucune religion.

Les chiffres du recensement fédéral de 1960 indiquaient 429 512 habitants pour le canton du Vaud (au lieu de 377 585, en 1950). Sur ce nombre, 70,1 % des habitants du canton sont protestants, 27,1 % catholiques romains, 0,1 % catholiques chrétiens, 0,6 % israélites ; 1,5 % se déclarent d'une autre religion ou sans religion.

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

Avril 1965

47, rue de Clichy, Paris (9^e)

LA FOI EN LA CRÉATION FONDEMENT DE LA PRIÈRE¹

par Pierre MARCEL D. Th.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui cherchent à rendre le christianisme acceptable à l'homme moderne. Cet homme, nous dit-on, est devenu un « adulte » qui par la « science » a accédé à la majorité intellectuelle et spirituelle. La connaissance scientifique de notre monde et de nous-mêmes conduit à une connaissance scientifique de Dieu ; ou mieux, à dire ce que Dieu ne peut pas « scientifiquement » être. Elle impose que nous nous débarrassions des légendes religieuses, des mythes antiques, des images mentales, du langage anthropomorphique, des catégories intellectuelles et des idées qui encombrent et invalident nos connaissances sur Dieu et Jésus-Christ. DÉMYTHOLOGISER, c'est DÉMYSTIFIER, car nous avons été mystifiés, et nous le sommes en raison de l'inintelligence fondamentale des gens « religieux ».

Que nous proposent ces modernes « défenseurs de la foi » ? La synthèse de tout ce mouvement nous est loyalement présentée par l'Evêque ROBINSON (de l'Eglise Anglicane) dans *Honest to God, Dieu sans Dieu*, essai passionnant qui nous livre la clé des attitudes et systèmes avec lesquels nous sommes aujourd'hui tragiquement confrontés².

¹ Allocution prononcée à la dernière Assemblée générale de l'Alliance Évangélique française. Le lecteur voudra bien tenir compte du temps très mesuré (35 minutes) de cette communication.

² Je cite d'après la pagination de l'édition française, « Nouvelles Éditions Latines », n° 811, premier trimestre 1964.

On ne PEUT plus croire, on ne DOIT pas croire en UN Dieu qui serait « là-haut », ou « là-bas » (p. 20-21). Il n'y a point du tout d'Etre « en dehors ». C'est là une « idole » qu'il faut abandonner (p. 60). Cette croyance est détruite par l'exploration du cosmos (p. 20-21), la science moderne et la technologie (p. 24). Elle n'est bonne que pour quelques attardés, des primitifs qui continueront à croire en l'équivalent moderne de la « terre plate » (p. 25-26). La conception biblique de Dieu n'est que *grossièreté* et *littéralisme* (p. 44). « LA BIBLE NOUS PRÉSENTE UN DIEU QUE NOUS AVONS ABANDONNÉ DEPUIS LONGTEMPS. » (p. 26).

Non ! Dieu n'est pas « l'Etre le plus haut » — au-delà, par-delà, au-dessus de ce monde, existant de son droit propre à côté et de l'autre côté de sa création (p. 41). Il n'est pas « un être en dehors des autres et comme une part déterminée du tout de la réalité ». Il n'est pas cause. Il n'entretient pas de relation « Moi-Toi » (p. 41). En rien, ni en science, ni en politique, ni en morale, ni même en religion, nous ne pouvons recourir à Dieu comme « hypothèse de travail » (p. 49). Nous n'avons plus besoin « d'un tel bouche-trou, ou d'une telle soupape de sûreté ; il n'est utile ni comme caution, ni comme solution, ni comme renfort » (p. 51). « Il devient évident que tout va sans Dieu et aussi bien qu'avant. » (p. 49).

Qui est-IL donc ? « Il est le Fond de notre être même. » (p. 31). La « profondeur », le « fond infini, inépuisable de tout être », si nous cherchons à leur donner un nom, ce NOM est DIEU » (p. 31). Vous remarquez que je viens de commettre une faute en demandant : « Qui est-il ? ». Car, en vérité, ces pronoms n'ont pas de sens. Qui doit devenir QUE, et le pronom personnel « il » doit être remplacé par le pronom démonstratif « ce ».

QU'EST-CE donc ? « Il est le nom de ce fond infini et inépuisable de l'Histoire (...), du fond et du but de notre vie sociale, de ce que vous prenez au sérieux, sans aucune réserve, dans vos activités morales et politiques. Peut-être, dit TILLICH, devriez-vous appeler cette profondeur *espérance* » (p. 62-63). Le sacré, le divin, selon ROBINSON, se cache dans les profondeurs insondables même des relations les plus séculières (p. 64).

L'amour, notre amour, devient « l'Etre-en-soi », parce que dans l'amour nous entrons en rapport avec la réalité la plus fondamentale de l'univers. « Chaque Toi particulier est un aperçu du Toi éternel. » (BUBER). C'est donc « de l'homme à l'homme » que nous rencontrons Dieu. « Le Toi éternel ne se rencontre que DANS, AVEC et sous le Toi fini, que ce soit à la rencontre d'autres personnes ou dans notre réponse à l'ordre naturel. » (p. 71). Cependant, le Toi éternel n'est pas la même chose que le Toi fini. Dieu n'est pas identique à l'homme ou à la nature (p. 71), car « Dieu est l' « au-delà » au centre des choses (BONHOEFFER) (...), le transcendant n'est pas infinitiment loin, il est

tout près » (p. 71). « Dieu » est « la profondeur ultime de notre être, l'inconditionnel dans le conditionné » (p. 102), l'au-delà qui est au centre de nous-mêmes, la transcendance de l'amour (p. 103).

« Les affirmations théologiques ne sont donc pas une description de l'Etre suprême », mais une analyse des profondeurs des relations personnelles — ou, plutôt, une analyse des profondeurs de toute expérience, « interprétée par l'amour » (p. 65-66). Les attributs divins avaient été « dérobés à la terre pour être attribués à un Etre parfait, à un sujet imaginaire, aux pieds duquel l'homme, appauvri, se prosternait en adoration (FEUERBACH, p. 67). Avec FEUERBACH³, avec BULTMANN, avec ROBINSON, l'amour, la sagesse, la justice sont restitués à la terre, à l'homme. La théologie disparaît entièrement pour faire place à une simple anthropologie. « Les affirmations théologiques, écrit ROBINSON, sont en fait des affirmations sur l'existence humaine — mais ce sont des affirmations sur le fond ultime et la profondeur de cette existence. » (p. 69). « J'essaie, déclare BULTMANN, de remplacer la théologie par l'anthropologie, car j'interprète les affirmations théologiques comme des assertions sur la vie humaine. » (p. 67).

**

Tout ceci devait être dit pour que nous puissions comprendre ce que devient ici la prière. Il est significatif que tout l'exposé que ROBINSON consacre à la prière se situe dans le chapitre intitulé : « Sainteté du monde » (p.120 ss.).

Après le récit de ses déboires personnels et une vie critique des conceptions traditionnelles ou bibliques de la prière, qui pourraient être valables pour les « religieux » mais non pour les laïcs, parce qu'elles ne correspondent plus en rien à « notre condition » (p. 122), l'Evêque propose une nouvelle « spiritualité laïque » (p. 123). « L'homme moderne est enraciné dans la terre ; environné de matière (...). La matière est si merveilleuse ! (...). Ses dévotions subissent une transformation (...). Nous sommes dans l'engrenage de ce matérialisme. Mais le secret de notre sortie est de vaste importance. » (MACLEOD, p. 125).

Quel est « le secret » de cette « sortie » ? Sortie des « sables de l'Egypte, de la *Via Negativa* de l'Eglise constantinienne, qui est le chemin du renoncement intérieur, et sortie du « chemin de la perfection » du Moyen-Age. Il ne faut plus ni l'un ni l'autre (p. 125-126). Le téléphone du monde cherche à entrer en communication avec nous,

³ FEUERBACH, philosophe allemand, inspirateur des doctrines communistes de Karl Marx et ENGELS. Quant à BULTMANN, il est professeur allemand de théologie protestante.

pressé par l'urgence des besoins (p. 126). La prière chrétienne doit être définie en des termes qui impliquent de trouver Dieu à *travers* le monde (p. 127). « Dieu » : à savoir « ce », que ROBINSON a défini plus haut. « Pour un grand nombre de personnes, probablement pour la majorité (...), la vie est rencontre » (p. 128). Pour ces gens, « la prière a pour objet les affaires de leur métier » (Ecclésiastique 38 : 34). N'est-il pas frappant de voir ici, pour justifier sa conception de la prière, l'Évêque prendre à son compte un texte des Apocryphes de l'Ancien Testament, texte qui est précisément *une critique*, car le Siracide ajoute aussitôt : « *Il en est autrement* de celui qui s'adonne à la crainte de Dieu et à la méditation de la Loi du Très-Haut... (qui sonde les Ecritures), qui de tout son cœur recherche le Seigneur qui l'a créé ; il prie le Très-Haut ; il ouvre la bouche pour la prière, et il prie pour ses péchés (...). Il répand, à son tour, la parole de la sagesse, et par la prière, il rend gloire au Seigneur. » (Eccl. 38 : 35 ss.).

ROBINSON déclare : « Le point de rencontre, la Pentecôte, si j'ose dire, est dans l'engagement » (p. 129). C'est en allant à la rencontre des autres et en leur donnant « toute son âme » que l'on prie (p. 130). « S'ouvrir avec un amour *inconditionnel* à Autrui, c'est être avec lui en la présence de Dieu, et là est le cœur de l'intercession. Prier pour un autre, c'est s'exposer tous les deux au fondement commun de notre être. C'est voir son attention envers lui comme une attention à l'égard de ce qui est *ultime* en lui, c'est faire entrer Dieu dans la relation. L'intercession consiste à être avec un autre à cette profondeur-là, que ce soit dans le silence, la compassion ou l'action. Cela peut consister simplement à écouter, lorsque nous prenons l'altérité de l'autre avec un sérieux total. » (...). « Le Toi auquel on s'adresse peut très bien être uniquement le Toi de l'autre, mais le dialogue peut s'opérer à un tel niveau que l'on peut prétendre ne le connaître qu'en Dieu et Dieu en lui. Cela n'est peut-être pas spécifiquement religieux, ni peut-être consciemment chrétien : mais cela peut être une rencontre du Christ dans cet homme, parce que son humanité » — celle « du Toi, le prochain le plus proche » — « est acceptée sans aucune réserve » (p. 130-131).

« La prière est la responsabilité de rejoindre les autres avec *tout* ce qu'on possède, d'être prêt à rencontrer l'inconditionnel dans le conditionnel, de s'attendre à trouver Dieu sur le chemin et de ne pas s'écartez du chemin. » (p. 131). « Je crois, dit ROBINSON, que notre enseignement sur la prière doit débuter (...) en prenant sérieusement le monde, l'histoire, l'événement, comme le foyer de l'incarnation. La "matière" de la prière est fournie par le monde (...). La vie chrétienne, la vie d'"un homme pour les autres" (...) doit être une vie "de ce monde". Pourtant, ce doit être une vie "sainte dans le monde" et où "le profane devient sacré". Et cela implique de voir

l'événement *en profondeur*, et de se préparer à trouver Dieu au téléphone. » (p. 132-133). « La prière est une ouverture sur le fond de notre être, et ce qui compte en elle, c'est la disponibilité. » (p. 134).

« Je suis parfaitement conscient, conclut l'Evêque, que c'est là une doctrine dangereuse et que le déchet peut être élevé, mais le sera-t-il davantage que celui auquel conduisent nos méthodes actuelles ? » (p. 135). « Car il y a peu à attendre du rabâchage des vieux thèmes (...). L'homme aujourd'hui ne se satisfait plus d'être maintenu en tutelle. » (p. 137).

Telle est l'une des conséquences d'un christianisme « dans une entière absence de religion » (p. 137).

**

Avec vous, sans doute, je m'étonne de cette nouvelle « spiritualité laïque ». Quelle est donc la véritable présupposition initiale de cette pensée ? Eh bien ; figurez-vous qu'elle n'est même pas mentionnée explicitement. Pour nos modernes ecclésiastiques, elle va tellement de soi qu'il n'est plus besoin de l'énoncer ! C'est le rejet de toute idée de création, avec son corollaire : l'acceptation — explicite ou implicite — de l'Evolution organique, qui pour être fidèle à elle-même doit aller jusqu'à *postuler l'éternité de la matière*. La foi transformiste est telle, au départ, qu'elle n'a plus besoin de justification ; de même, la négation de la création ne vaut pas d'être assortie d'une ombre de démonstration (cf. p. 22 !). L'Evolution organique est considérée comme un fait acquis. Mais il n'est « acquis » que pour ceux qui, à l'instar de ROBINSON, ont « abandonné depuis longtemps le Dieu que la Bible nous présente » (p. 26). Or, c'EST UNE DÉCOUVERTE — pourrait-on dire — DE LA SCIENCE MODERNE QUE L'IMPOSSIBILITÉ SCIENTIFIQUE RADICALE DE L'ÉVOLUTION ORGANIQUE.

Pour vous convaincre, si c'était nécessaire, de l'imposture transformiste, lisez d'abord les ouvrages transformistes eux-mêmes. C'est ce qu'il y a de mieux ! Je vous signale en particulier *Formation et transformation des Espèces*, de DINGEMANS (Armand Colin, 2 vol., 1956). De l'autre bord, je vous recommande quelques livres récents : ceux du Dr VERNET ; *Déterminisme et finalité*, de Louis BOUNOURE, Professeur de Biologie Générale à la Faculté des Sciences de Strasbourg (Flammarion, 1957) ; *L'homme et l'invisible*, de Jean SERVIER, Professeur d'Ethnologie et de Sociologie à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Montpellier (R. Laffont, 1964). Lisez aussi *Superstition transformiste* (1952), de R. BERTRAND-SERRET. Ces auteurs, qui sont des savants, qualifient le transformisme de « science illusoire », de « mythe fallacieux qui n'est qu'une écorce vide », et « qu'il faut ranger maintenant — comme disait CLAUDEL — dans la boîte à

joujoux ». Jean SERVIER dénonce « l'imposture de notre science au xx^e siècle. » (*Ibid.*, p. 7), et déclare : « NOUS SOMMES LA, EN PLEIN MYTHE, AU CŒUR MÊME D'UN FAUX SCIENTIFIQUE GÉANT » (p. 15). Le temps me manque pour égrener d'innombrables et savoureuses citations aussi bien des uns que des autres.

D'où nous vient donc l'image transformiste, chère à l'homme « moderne », devenu à la fois « adulte » et « majeur » ? Elle nous vient d'HÉRACLITE, du vr^e siècle avant Jésus-Christ, et probablement de plus loin encore, et s'énonce selon le principe : « Rien n'est, tout devient » ; « Tout devient tout » (*panta rei*). Elle est l'inspiratrice de la mythologie antique, toute pénétrée de l'idée de métamorphose. Il est assez piquant de constater que nos théologiens, démythiseurs et démystificateurs des « grossièretés » de la Parole de Dieu, prennent leur point de départ dans *la résurrection et l'adoration des plus vieux mythes païens*, et sont ainsi eux-mêmes, avant quiconque, *des mystifiés et des mystificateurs*.

Le Transformisme, nous le savons, est *un dogme, une religion de foi*, même et surtout pour ses plus chaleureux défenseurs sur le plan philosophique : « *On ne peut que croire en l'Evolution*, dit Jean ROSTAND. *Il est bien entendu qu'on ne peut jamais que croire, et que toute la différence est entre les téméraires qui croient qu'ils savent et les sages qui savent qu'ils croient.* » (*Ce que je crois*, 1953, p. 13). « *Le transformisme moderne nous constraint de croire en des « métamorphoses » non moins prodigieuses que celles que chantait le poète latin* » (*« Ovide »*, *Ibid.*, p. 24). Il est « **DE L'INCROYABLE QU'IL FAUT CROIRE** ».

Le transformisme est *une religion de l'homme*. Ne nous étonnons donc pas — car tout se tient — de voir ROBINSON et les siens aboutir de même à une religion de l'homme, à une *anthropologie* ; ni que le pasteur Bernard MARTIN, Docteur en médecine, Aumônier psychiatrique à la Clinique Bel-Air à Genève, parvienne à la même conclusion dans sa récente autobiographie : *Si Dieu ne meurt* (Buchet-Chastel, 1964), quand il s'écrie à la fin de ces étonnantes pages : « *Je crois en l'homme* » (p. 121). C'est parce qu'au départ on ne croit pas au Dieu révélé, qu'il n'y a plus de création ; cela étant, l'adulte moderne qui, selon ROBINSON, « ne se satisfait pourtant plus d'être tenu en tutelle », se remet allègrement sous la férule des mythes antiques païens, « qui demandent beaucoup à la foi et peu à la raison » (Jean SERVIER, *op. cit.*, p. 9).

Comme si souvent dans le passé, l'homme redevient aujourd'hui sa propre norme, puisqu'il n'y a plus de révélation, *parce qu'il n'y a pas non plus de Saint-Esprit*. Il est très remarquable de constater que dans *Dieu sans Dieu* comme dans *Si Dieu ne meurt*, le Saint-Esprit ne tient aucune place, *parce qu'il n'existe pas, et n'est pas*

même nommé (sauf une ou deux fois incidemment dans un sens symbolique et liturgique). De plus, le Christ n'est ici conçu que dans sa dimension purement historique « d'homme pour les autres » (*Dieu sans Dieu*, ch. IV, p. 86 ss.).

C'est pourquoi nous voyons la prière réduite aux dimensions de la rencontre et du dialogue humain, « à l'ouverture sur le fond de notre être ». Il n'en peut être autrement. Puisqu'il n'y a personne à qui parler, il n'y a plus de louange. Il n'y a plus de *Donateur*, il n'y a donc RIEN à demander, aucun sujet d'action de grâces. Ne faut-il pas faire mourir ce Bon Dieu qui prend soin de nous ? Le « *Notre Père* » n'est qu'images et langage symbolique périmés. Plus de promesses, plus de prophéties ni de grâces, puisqu'il n'y a ni bonté, ni Providence, ni puissance divines, ni dons d'aucune sorte, aujourd'hui ou demain, ni résurrection (p. 105), ni « rédemption » (« cette transaction hautement mythologique et assez douteuse entre deux parties » (p. 103), ni eschatologie, ni renouvellement cosmique, ni Royaume de Dieu !

La prière n'est donc plus ici qu'une intercession, « la responsabilité de rejoindre les autres avec tout ce qu'on possède ». Mais alors ? *Rien* qu'avec ce qu'on possède ?... On nous renvoie à une intuition de l'inconditionnel dans le conditionnel, à l'acceptation de soi, « à l'union dans l'amour avec le Fonds de notre être » (p. 106), ce qui est à la fois le salut et le ciel, c'est-à-dire la vie éternelle ; on nous exhorte « à nous ouvrir à la divine *agapè* (amour) de l'univers en le sentant tout proche de soi-même, tout fraternel » (p. 169). Quelle est donc cette transcendance de l'amour *humain* dont on nous parle, même éclairée par la *manifestation* historique de l'amour du Christ, « l'homme pour les autres » ? Une manifestation qu'on ne peut sans abus considérer ici comme une révélation ! Toute notre expérience ne contredit-elle pas une telle réduction de ce que l'Ecriture sainte, le Christ et l'Esprit-Saint nous présentent comme étant la prière ? A ce niveau, peut-on même prétendre que l'« intercession » qu'on nous propose soit encore *prière* ?

La prière chrétienne, en effet, ne peut être fondée que sur *la foi au Dieu Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit*. C'est parce qu'ils invoquent le Dieu créateur, que les Patriarches, Moïse, les Psalmistes, les Prophètes, le Christ, les Apôtres, les chrétiens de tous les temps, peuvent prier. « Je lève les yeux vers les montagnes ; d'où me viendra le secours ? Mon secours vient de l'*Eternel* qui a fait les cieux et la terre » (Ps. 121). La référence au Dieu créateur, qui seule fonde la prière, y est constante.

Dans cette nouvelle spiritualité, il n'est plus possible de dire avec Jean CALVIN : « Dieu se présente libéralement à nous en son Père Jésus-Christ, nous offrant par lui, au lieu de notre misère toute féli-

cité, au lieu de notre pauvreté toute abondance, et nous ouvrant en lui tous ses trésors et ses richesses célestes, afin que toute notre foi regarde ce Fils bien-aimé, que toute notre attente ne soit que de lui, et que toute notre espérance se repose en lui (...). Il reste donc que nous cherchions en lui et que, par prières et oraisons, nous demandions de lui ce que nous avons appris y être. » (*Institution*, III, xx, 1). Mais CALVIN, et nous avec lui, sommes sans doute les « quelques derniers survivants de l'âge de la chevalerie », « dépourvus d'honnêteté intellectuelle » (p. 52). Pour nos modernes, il n'y a là que « gangue mythologique » (p. 140), « métaphysique d'âge pré-scientifique », qui conduit à « une vue ésotérique de la vie » (p. 142). Car l'homme « adulte » d'aujourd'hui n'est ni sous-tutelle, ni un mendiant... Il ne priera plus... Il pensera à ses affaires et un peu à son prochain !

••

Que nous, chrétiens évangéliques, ayons à recevoir sans cesse à nouveau la Parole de Dieu dans toute sa puissance ; que nous ayons à nous garder de toute facilité et d'écueils dangereux, je le confesse.

Que dans le monde tel qu'il est, avec les hommes tels qu'ils sont, il puisse y avoir — sous l'angle de ce que nous appelons la *grâce commune* — dans la philosophie a-religieuse et orgueilleuse d'un John ROBINSON et de ses semblables, quelques points positifs susceptibles d'apporter une provende à ceux qui n'ont rien, et de les ouvrir quelque peu à la rencontre du prochain, je le reconnais volontiers. Mais en tant que présentation moderne du « christianisme », cette anthropologie n'est qu'une sinistre farce.

Voulons-nous, dans le monde moderne, faire quelque chose pour les hommes et pour Jésus-Christ ? Restaurons partout, affirmons sans cesse, la foi à la création, donc au Dieu créateur. C'est — à mon sens — la tâche la plus urgente et la plus importante. Consacrons-y toutes nos forces intellectuelles et spirituelles. Par là nous rétablirons les droits du Créateur et les richesses que ses créatures reçoivent de lui dans tous les domaines ; nous assurerons la liberté de l'homme dans la souveraineté de Dieu, la vraie science de soi et de l'univers ; nous annoncerons l'Evangile éternel.

Alors la prière authentique, telle que la Bible nous l'enseigne, s'élancera à nouveau du cœur des hommes sauvés par Jésus-Christ.

DOCUMENTS

sur l'Evangélisation en Amérique du Sud

« EVANGÉLISATION TOTALE » EN AMÉRIQUE DU SUD. — C'est le titre d'un livre publié récemment par la *Mission Evangélique Belge* et qui rend compte d'un grand effort d'évangélisation organisé depuis quelques années en Amérique du Sud. L'évangélisation totale dont il s'agit est celle de la totalité des chrétiens évangéliques. Les extraits ci-dessous le soulignent.

.....
Un vaste plan. — « Il est certain que chaque groupe ou organisation doit nécessairement concentrer son attention sur l'accomplissement de son travail particulier, mais il n'est que trop facile, pour chaque ouvrier, de se laisser prendre dans l'engrenage de la vie quotidienne. Le résultat est que personne ne pense en fonction de l'ensemble de la tâche.

En réfléchissant à la question, nous en venions à conclure qu'il fallait trouver un moyen de mobiliser tous les chrétiens évangéliques et de les intégrer dans un plan d'action qui unirait leurs forces et produirait le maximum d'effet. Dans le cours de nos réflexions, un certain nombre de considérations de base s'imposèrent.

1) Plutôt que de penser en termes du continent nous devons penser en termes spécifiques de pays ou de région. Il est toujours facile de parler d'évangélisation à l'échelle mondiale, mais dès que nous prononçons le nom d'un certain pays, nous devons faire face aux réalités pratiques et aux nécessités de l'œuvre locale. Nous ne pouvons plus simplement parler d'évangélisation ; nous sommes contraints de faire le compte de notre avoir, de retrousser nos manches et de nous mettre au travail. Nous devons donner une solution aux problèmes de coopération au niveau local ou régional, et non nous contenter de considérations générales au niveau mondial ou même international.

2) La clé pour parvenir à évangéliser un pays n'est pas la société missionnaire étrangère, ni l'œuvre indigène. Elle réside dans le témoignage convaincant de tous les croyants. Notre premier objectif donc doit être de mobiliser et de former ces chrétiens en vue d'un témoignage efficace et soutenu.

3) Ce témoignage individuel doit être rendu aussi bien dans la vie

quotidienne que lors des efforts de conquête et surtout dans le cadre de la communauté locale. Pasteurs et églises doivent être amenés à une conception nouvelle et plus correcte de la mission de l'église locale. Chaque église doit cesser de se considérer comme l'objet passif du ministère pastoral, pour se lancer au combat, en fournissant un effort intensif et soutenu de témoignage et d'évangélisation.

4) Les différentes églises et organisations doivent collaborer en vue d'un témoignage collectif uni.

Dans cette région latine et catholico-romaine d'Amérique du Sud, les ennemis de l'Evangile nous jetaient perpétuellement au visage nos divisions et nos dissensions, s'en servant pour démontrer que nous ne pouvions être, ni représenter, la véritable Eglise. Par contre, ils présentaient l'unité extérieure et l'uniformité de l'Eglise romaine comme des preuves de son apostolice et de sa catholicité. Il était donc absolument nécessaire que les chrétiens évangéliques apportent un témoignage visible de leur unité en Christ.

Nous nous rendions bien compte que les problèmes de coopération n'étaient pas faciles à résoudre. Il ne s'agissait pas seulement de difficultés d'organisation, mais surtout de questions doctrinales et personnelles. Nous ne pouvions pas les minimiser.

Il y avait aussi des problèmes résultant de l'affiliation de certaines églises locales à des organismes internationaux !

En raison même de toutes ces divergences, nous étions absolument convaincus que, sur le terrain de l'évangélisation tout au moins, la coopération était non seulement possible, mais nécessaire.

5) Enfin, l'activité individuelle de tous les croyants et de toutes les Eglises locales, dans ces efforts de coopération, devaient s'inscrire dans le cadre d'un plan général.

Toutes ces considérations présentes à l'esprit, nous élaborâmes un projet qui prévoyait ces différentes étapes.

Il paraissait sage, en premier lieu, de mettre sur pied une conférence spéciale, pour les ouvriers de l'Eglise : missionnaires, pasteurs, prédicateurs laïques et leurs épouses. Lorsque cette conférence débuta, nous sentimes qu'il

fallait d'abord nous recueillir devant Dieu, puis essayer de communiquer à ces conducteurs chrétiens la vision des besoins et un aperçu des méthodes de travail et du plan à exécuter.

La deuxième étape serait un appel à la mobilisation. Des cellules de prière seraient organisées dans tout le pays et un programme de formation serait établi dans les principaux centres pour préparer les chrétiens à faire de l'évangélisation par le contact personnel et les visites. Nous pensions ainsi les rendre capables de participer activement aux grandes croisades et au travail de continuation que nous allions entreprendre. Nous voulions aussi faire ressortir l'importance du porte à porte, et espérions qu'il serait possible, partant des Eglises locales, de mettre sur pied un programme de visites systématiques dans toutes les maisons.

Après cette deuxième étape, qui devait durer de deux à trois mois, nous projetions l'organisation d'une série de croisades dans tous les centres stratégiques du pays. Celles-ci devaient aider les chrétiens des différentes dénominations à collaborer à un effort commun d'évangélisation et attirer ainsi l'attention de tous les habitants sur l'Evangile, de la façon la plus frappante possible.

La quatrième et dernière étape serait la suite à donner à tout le travail accompli. Nous voulions encourager les Eglises locales à poursuivre leurs propres réunions d'évangélisation. Nous espérions les maintenir ainsi en perpétuel état de croissance et d'expansion.

Les buts principaux étaient, premièrement, de donner à la communauté chrétienne une nouvelle vision de son apostolat : le don total d'elle-même à l'évangélisation. Deuxièmement, de commencer un effort en vue d'atteindre les villes et les villages qui n'avaient pas encore été touchés. Troisièmement, de laisser une église chrétienne perpétuellement engagée dans une action d'évangélisation. C'était la réalisation effective de ce dernier point qui serait pour nous la mesure du succès remporté.

Tous à l'œuvre. — Si nous voulions qu'Evangélisation Totale réussit complètement, il était de toute première importance que chaque chrétien en arrivât à comprendre que l'ordre de Jésus-Christ de prêcher l'Evangile à toute la création le concernait per-

sonnellement. Il fallait aussi l'instruire, non seulement sur les éléments fondamentaux de la foi chrétienne, mais encore sur les meilleures méthodes pour les enseigner à d'autres. Ces deux grands objectifs devaient être réalisés par le moyen de cours intensifs donnés aux croyants, cours qui devaient être assimilés avant le début des campagnes d'évangélisation.

La période de formation avait pour but de faire des membres de chaque Eglise locale, des gens spirituellement intelligents, alertes et vigoureux. Ils devraient non seulement s'occuper des nouveaux convertis qui allaient arriver à la suite des campagnes de masses, mais surtout continuer à témoigner personnellement et à maintenir le porte à porte dans leur voisinage. On espérait aussi que la ferveur missionnaire, communiquée aux croyants, allait les conduire dans des régions où l'Evangile était encore inconnu.

Cours de formation. — En quoi consistaient ces huit leçons que chaque fidèle allait suivre ? En voici les titres : « Pourquoi chaque chrétien devrait-il porter du fruit ? » « Conditions à remplir pour le faire ». « La Parole de Dieu dans la vie du croyant ». « Le témoignage du disciple qui porte du fruit ». « Le disciple et sa tâche individuelle ». « Le disciple et le soin des nouveaux convertis ». « Le disciple comme conseiller ».

La meilleure réalisation. — Quelle est, d'après vous, la meilleure réalisation d'Evangélisation Totale ? demandait-on dans un questionnaire adressé aux pasteurs, aux responsables et aux membres des divers comités à la fin de l'opération. La réponse fut quasi unanime : « La mobilisation de tous les croyants ». Le témoignage le plus convaincant fut sans doute celui qui parut dans un article de « En marche » dû à la plume d'un pasteur de Grenade :

« Chacun des frères sait maintenant que sa grande tâche est d'aller dans le monde et de prêcher l'Evangile à toute créature, et qu'il incombe à chaque croyant d'inviter les autres et de leur dire : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait... le Christ ! » Pour plusieurs ces choses n'étaient pas nouvelles, mais ils les avaient oubliées. Maintenant, la flamme que Satan avait réussi à éteint-

dre, a été rallumée. Le message est de nouveau sur les lèvres de tous les chrétiens et chacun sait maintenant qu'il a quelque chose à dire à ses amis et à ses voisins... Maintenant il a Christ au fond de son cœur, et il ressent plus intensément que jamais la nécessité de prêcher l'Évangile. Comme l'a dit l'Apôtre Paul :

« Malheur à moi si je n'évangélise ! Béni soit le nom du Seigneur pour ce mouvement ! »

Kenneth STRACHAN.

Passages tirés de « L'évangélisation totale », éditions de la Mission Evangelique Belge, Bruxelles, 1964. Demandez-le à votre librairie.

LA LECTURE ET L'UTILISATION PERSONNELLE DE LA BIBLE

Pour savoir utiliser notre Bible, nous ne saurions mieux faire que de nous mettre à l'école de l'auteur du Psaume 119. Nous trouvons là plusieurs indications précieuses.

Tout d'abord, il est bon de lire l'Ecriture d'un bout à l'autre : (verset 12) : « De tes lèvres j'énumère toutes les sentences de ta bouche. »

Sans doute l'on ne peut pas conseiller à un novice de commencer la lecture de la Bible par la Genèse, et continuer en suivant ; en général lorsqu'il arrive au Lévitique, il a peine à comprendre et se lasse. Il est d'ailleurs de petits ouvrages qui donnent d'utiles indications à ce sujet et permettent de suivre un plan de lecture rationnel (par exemple : *Devant la Bible Ouverte*, en vente à l'Alliance Biblique Française, 58, rue de Clichy, Paris).

Ce qui n'est cependant pas normal, c'est qu'un chrétien avancé n'ait jamais pris la peine de lire la Bible du commencement à la fin. Nous avons besoin de toute l'Ecriture. Une alimentation normale doit comprendre les substances les plus variées, les vitamines les plus diverses, et si un élément manque, le sujet sera mal nourri. Il est indispensable que nous nous nourrissions de la Parole tout entière, pour que notre vie spirituelle puisse se développer d'une façon satisfaisante.

En second lieu, il est bon que nous demandions au Seigneur de nous éclairer. « Ouvre mes yeux afin que je contemple les merveilles de ta loi », disait le psalmiste au verset 18.

L'Ecriture comporte un enseignement donné par le Saint-Esprit et seuls ceux qui se mettent à l'école du Saint-Esprit peuvent le comprendre. Combien de personnes nous rencontrons, qui en ouvrant la Bible la trouvent difficile, incompréhensible, et qui se rebutent. Les conseils que nous pouvons trouver auprès de nos amis, les études bibliques dans une paroisse peuvent être très utiles pour nous instruire et nous aider à surmonter telle ou telle difficulté. Cependant

l'essentiel c'est que nous soyons dirigés par le Seigneur lui-même, que lui-même nous explique la Parole comme autrefois il l'expliquait aux disciples d'Emmaüs. (Luc 24 : 13 à 27).

En troisième lieu, il faut nous souvenir que la Bible ne nous a pas été donnée pour nous instruire seulement, mais avant tout pour nous former et nous permettre de vivre. Nous devons être non seulement des auditeurs de la Parole, mais des exécuteurs.

« Je me hâte, je ne diffère point d'observer les commandements », lisons-nous au verset 60. Que penserait une mère de son enfant s'il venait lui demander ce qu'il doit faire pour lui être agréable, mais avait refusé catégoriquement d'obéir à ses ordres ? Elle dirait : « Commence par obéir à l'ordre que je t'ai donné, puis tu me poseras des questions pour la suite. »

Il arrive que notre refus d'obéissance nous ferme la compréhension de l'Ecriture. Nous devons demander à Dieu, par son Esprit, non seulement l'intelligence pour comprendre, mais la volonté pour exécuter ce qu'il demande.

Quatrièmement, je note que le psalmiste « devançait les veilles et ouvrait les yeux pour méditer la Parole » de Dieu (verset 148). Il choisissait l'heure matinale, moment favorable pour la lecture et la méditation de l'Ecriture. Nous ne sommes pas encore entraînés par le tourbillon de nos occupations ; nous pouvons dans le calme et le recueillement nous préparer pour les tâches qui nous attendent grâce à ce moment de contact tranquille avec le Seigneur.

De toute façon la régularité est nécessaire à la lecture de la Bible. Nous ne serons pas convenablement alimentés si nous prenons de temps en temps un festin, pour le reste du temps nous abstenir de nourriture. De même notre vie spirituelle ne se développe pas harmonieuse si nous lisons à l'occasion un passage considérable de l'Ecriture, et restons ensuite plusieurs jours sans la lire.

Cette lecture est particulièrement bienfaisante dans les moments de difficulté et d'épreuve. Le psalmiste parle beaucoup de ses tristesses, des méchants qui l'assailgent, et c'est dans la Parole de Dieu qu'il trouve les consolations dont il a besoin.

Enfin, *le point principal* pour comprendre la Bible, c'est d'y chercher Jésus-Christ lui-même. Jésus reprochait à ses auditeurs qui sondaient les Ecritures pour y trouver la vie, de ne pas venir à Lui, source de la Vie. Les Ecritures, déjà celles de l'Ancien Testament, rendent témoignage à Jésus-Christ (Jean 5 : 38, 39). C'est avant tout Sa personne, Sa grâce, Son Esprit que nous devons rechercher en ouvrant le Livre Saint. C'est dans Sa communion que la lecture en deviendra pour nous toujours plus féconde et plus attrayante. « Mon âme est brisée par le désir qui toujours la porte vers tes lois », conclue le psalmiste (verset 20).

Notre Bulletin et notre « Alliance » peuvent nous rendre à tous d'abondants services. Nous travaillons trop séparément, chacun dans son coin, en ignorant trop combien tels ou tels autres pourraient nous aider.

C'est pourquoi nous publions dans chaque Bulletin des nouvelles et renseignements sur les diverses organisations avec lesquelles nous coopérons aisément avec fruit.

INSTITUT BIBLIQUE DE LAMORLAYE (Oise)

La vie à l'Institut Biblique de Lamorlaye est une aventure de la foi. C'est une réponse à la prière des enfants de Dieu que cette belle propriété ait pu être acquise pour l'œuvre de Dieu. C'est par la foi qu'une équipe s'est groupée pour l'encadrement et la formation au service du Seigneur. C'est dirigés par le Seigneur, que des jeunes, de plusieurs nationalités, se sont réunis pour étudier la Bible et se préparer à l'évangélisation. Si ce résultat a pu être obtenu, c'est grâce à l'action de Dieu : à Lui en reviennent toute la gloire et la louange.

L'Institut Biblique Européen est la réalisation de la vision de M. Robert Evans. Aumônier de la marine américaine, pendant la guerre, il participa aux débarquements en Italie et sur la côte d'Azur. Les conditions spirituelles de l'Europe, déchirée par cette terrible guerre, lui donnèrent la conviction profonde que l'évangélisation était un besoin urgent en ce continent. Réalisant que les Européens pourront le mieux évangéliser leur propre peuple, il conclut que sa part à lui serait de former de jeunes évangélistes nationaux. Il existait déjà d'autres écoles bibliques ayant le même but. Mais une de plus, serait-ce trop ? Après plusieurs années de préparation pour lancer ce qui n'était encore qu'une conviction et une vision, il ouvrit les portes de l'I.B.E., le 15 janvier 1952.

Une de ses particularités tient à son caractère international. Les cours sont donnés en anglais et en français. Ainsi des jeunes venus de divers pays européens peuvent étudier dans l'une de ces langues. En outre, le corps enseignant et les étudiants viennent d'églises différentes et restent loyalement attachés à leur église. L'Institut, en dehors des questions ecclésiastiques, reste positivement évangélique et biblique. L'ambiance ainsi créée sert à développer un esprit d'unité chrétienne et de tolérance.

Le programme d'études est centré sur une étude synthétique et analytique de la Bible, doublée d'une étude de théologie systématique. Les professeurs s'efforcent aussi d'encourager les étudiants à pratiquer déjà pendant les études, ce qu'ils apprennent. Des activités, dirigées par l'Institut, donnent à chaque étudiant la possibilité de participer, au moins une fois par semaine à l'enseignement d'un groupe d'enfants, à une réunion d'évangélisation, à la direction d'un culte, ou tout autre service pratique. Le but de ces activités est d'appliquer la devise de l'Institut (II Tim. 2 : 2) : « Ce que tu as entendu de moi en présence de beaucoup de témoins, confie-le à des hommes fidèles, qui soient capables de l'enseigner aussi à d'autres. »

Au cours de sa brève histoire de treize ans, l'Institut a accordé son diplôme à une centaine d'étudiants qui ont terminé avec succès les trois années d'études. Une cinquantaine d'autres étudiants ont suivi une partie

seulement du programme d'études. La plupart de ces jeunes se trouvent en Europe, actifs dans le service du Seigneur ; mais quelques-uns sont partis sur les champs de mission : en Nouvelle Guinée, au Laos, en Afrique, en Amérique du Sud. Plus de 90 % de ces jeunes ont consacré leur vie tout entière au service de Dieu.

Le nombre des étudiants augmente ; mais dans la propriété dont le Seigneur nous a pourvus à Lamorlaye, nous pourrions presque doubler l'effectif actuel. Nous prions et vous invitons à prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. C'est aussi notre prière pour les écoles fidèles à la Parole.

D. BARNES.

LA LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE

Fondée en Angleterre en 1879, la « Ligue » s'installe en France en 1921. Elle compte seulement 700 membres en 1931. Internationale et inter-ecclésiastique, elle veut aider les croyants — et les autres — à lire assidûment et d'une manière suivie les Saintes Ecritures. Il ne peut y avoir de vie chrétienne authentique sans la Bible.

En 1938, l'œuvre s'établit à Sumène (Gard), où s'organisent les camps de jeunes. En 1945, M. Bréchet vient se fixer à Guebwiller (Alsace) et y crée un deuxième centre de camps (en 1964, 8 à 900 jeunes viennent successivement y étudier la Bible). En 1958, création d'un centre à Léopoldville et en 1961 à Abidjan : quatre ouvriers de la Ligue diffusent *Le Lecteur Africain*, journal biblique rédigé par des Africains.

La « Ligue » édite :

— Une *carte de lecture* (0,30) qui parcourt toute la Bible « à petits pas » en cinq ans.

— *Le Lecteur de la Bible* (4,50 par an) trimestriel pour adultes avec notes explicatives simples et pratiques.

— *Le jeune lecteur de la Bible*, pour adolescents : commentaires plus courts, récits, concours (4 F).

— *Le petit lecteur de la Bible*, pour 8 à 11 ans, attrayant (3,50 F par an).

— *Tournesol*, journal d'évangélisation illustré, couverture en quatre couleurs, 40 pages de bandes dessinées (5 F par an).

Outre les *camps de Pâques* à Sumène et à Guebwiller, nous signalons le Congrès National à Guebwiller les 16-20 avril et la Semaine Biblique (2-9 mai), en collaboration avec l'Alliance Biblique Française.

Pour tous renseignements : Ligue pour la Lecture de la Bible, 15, avenue Foch, Guebwiller (Haut-Rhin).

L'ARMÉE DU SALUT

membre de notre Alliance Evangélique

FÊTE SON CENTENAIRE EN 1965 !

Elle le fêtera naturellement en lançant un effort spécial d'évangélisation, auquel tous nos lecteurs auront à cœur de s'associer pratiquement comme par la prière.

A Paris, grande campagne sous une tente sur la place de la Bastille, du jeudi soir 29 avril au mercredi 12 mai inclus. Heures des réunions : de 12 h 30 à 13 h et le soir à 20 h 30.

Tous les après-midi, le public sera invité à visiter une exposition de panneaux, photos, mannequins, etc.. La Mission comprendra plusieurs tentes ; une grande tente pour séances de cinéma et réunions d'évangélisation. Deux autres tentes seront utilisées pour l'exposition et le salon de thé.

Tous les postes et institutions de la capitale apporteront leur concours. Il y aura chaque jour la présence de la Chorale des officiers et de la Musique nationale de notre Armée du Salut française.

Ce matériel d'exposition sera également présenté à Lyon et Nîmes, nos deux autres centres divisionnaires.

OPÉRATION MOBILISATION

Opération Mobilisation, un mouvement spontané de jeunes Chrétiens venant de plus de 25 pays différents, se prépare à se lancer dans un quatrième effort d'évangélisation concentré sur l'Europe pendant l'été prochain.

Vous qui avez prié pour ce groupement, louez Dieu avec nous pour tout ce qu'il a accompli pendant la croisade de l'été 1964.

— Un responsable de jeunesse nous informe, que lors d'une réunion à laquelle il assistait, 10 jeunes témoignèrent de leur conversion en disant qu'ils avaient été amenés au Seigneur pendant la croisade de l'été 1964.

— A peine la croisade avait-elle pris fin, qu'un missionnaire qui avait reçu une équipe d'O.M. pendant l'été, exprima le désir d'en recevoir une à nouveau pendant la croisade 1965. Il louait Dieu pour les bénédictions reçues alors que l'équipe et les Chrétiens des alentours s'unissaient dans la prière. Dans sa ville, 10 personnes firent une profession de foi à Jésus.

— Un jeune homme se convertissait il y a trois ans à la lecture d'un traité qu'un membre d'équipe lui remettait. Il a consacré les vacances des deux années passées au travail d'évangélisation, désireux d'atteindre plus d'âmes à Christ.

— Encouragés par un groupe d'O.M. pendant l'été, quelques jeunes appartenant à une église locale, prirent la résolution de continuer un travail d'évangélisation régulier, témoignant personnellement de porte en porte dans leur quartier.

Bien des jeunes gens sont revenus de ces croisades, riches d'expériences pratiques de la vie chrétienne. Affermis en Christ, ils ont acquis une vision plus intense des âmes qui se perdent.

NOUVELLES

LA SEMAINE UNIVERSELLE DE PRIÈRE de janvier 1965 a enregistré un nombre de réunions et de participants supérieur à celui des années précédentes. Nous en bénissons Dieu, car il entend la prière.

Tout notre budget 1965 n'excédera guère les 10 ou 12.000 fr. Que chacun y contribue bénévolement suivant ses moyens ! L'assemblée générale de janvier dernier demande à chaque lecteur du Bulletin et « membre » de l'A.E.F. de bien vouloir lui envoyer au moins 10 fr. par an. Mais certains lecteurs reçoivent ce Bulletin gratuit et nous y tenons beaucoup, afin de faire largement connaître nos idées.

En deux grandes villes de France, au Nord et au Sud-Ouest, la décision a été prise de se réunir pour la prière tous les mois. Dieu veuille consolider ces liens entre chrétiens désireux de prêcher Christ à qui l'ignore, fondés sur l'autorité de la Parole de Dieu et dans la recherche de son Esprit.

De divers côtés s'organisent des campagnes d'évangélisation, et nous y aiderons dans toute la mesure de notre possible. L'Armée du Salut fête son centenaire et met sur pied une campagne de dix jours sous tente, à Paris, après Pâques. La Société Biblique nous invite à vendre ou donner des Bibles et Nouveaux Testaments. Le pasteur Benoît doit mener sept ou huit campagnes ici et là avant l'été. Demandons à Dieu de diriger tout dans la ligne de Sa volonté.

Mais il faut aussi nous entendre davantage pour ces campagnes en vue d'annoncer Christ à ceux qui l'ignorent. Tous nous le désirons. Seuls nous sommes souvent trop faibles. Nous sommes prêts à vous y aider. Et le Seigneur sait à merveille accorder inspiration, aides, argent et résultats. N'est-ce pas notre vraie raison d'être ?

A l'Assemblée Générale du 9 janvier, nous avons eu l'impression de nous retrouver un peu trop entre « responsables ». Notre mouvement ne peut pas vivre comme un état-major sans troupes ! Certes, notre Bulletin,

avec son encartage dans la *Revue Réformée*, touche plus de 2.000 adresses. Mais nous avons trop peu de « membres » du mouvement (avec signature de notre profession de foi). Ne pourriez-vous pas pousser quelques-uns de vos amis à s'inscrire dans nos rangs ?

● A Mulhouse, à la suite des campagnes de B. Graham en 1963 et de Jeunesse pour Christ l'été dernier, un groupe de jeunes organise chaque mois des conférences avec large diffusion de tracts dans les rues.

● La Mission Chrétienne Européenne monte une campagne sous tente à Bourges, à Draguignan, du colportage en Corse, un camp de jeunes à Pentecôte et des camps d'été entre les 3 juillet et 14 août [40, rue du 22-Septembre, Courbevoie (Seine)].

● Marseille vient de mener une vaste campagne avec le pasteur Maurice Ray (de Veynes-sur-Lausanne), Toulouse avec le pasteur Th. Roberts, et Paris des efforts du même genre au cours de la semaine précédant la Semaine Sainte.

● Nous restons en relations étroites avec Bruxelles et avec l'Action Commune d'Evangélisation (Alliance Evangélique) de Genève.

● A Paris un nouveau week-end biblique aura lieu en l'Eglise Réformée de Ste-Marie (17, rue St-Antoine, 4^e) les samedi 22 et dimanche 23, à 15 h 30, sur les chapitres 2 (le Saint-Esprit) et 13 (l'envoi en mission). On peut s'inscrire dès maintenant.

● Nous nous excusons du retard de ce numéro, dû à des difficultés d'imprimerie.

Le prochain numéro contiendra un important document sur l'autorité de la Bible, que nous envoie l'Alliance européenne évangélique à la suite des Journées de Nogent en septembre dernier.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :
a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;

b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : *Commandes* : 8, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 15 F. Abonnement de solidarité : 30 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 10 F.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENohl, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 48 54. Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement D.M. 13 ; Etudiants : D.M. 8,50.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, 99, rue du Roi-Albert-I^e, Dour (Hainaut). Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 140 francs belges. Abonnement de solidarité : 280 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 100 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 3,—. Abonnement de solidarité : \$ 6 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : The Rev. G. S. R. Cox, 68, Warren Avenue, Bromley, Kent.

Abonnement : £ 1, Student sub. sh. 13.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 1.000.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Leijweg 176. s'-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 12. Abonnement de solidarité : Fl. 25 ou plus.

Etudiants : prix réduits : Fl. 8.

PORTRUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Bairro da Boavista, 9-1°, Ponta Delgada, S. Miguel, Açores.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 13,50 francs suisses. Abonnement de solidarité : 30 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 9 francs suisses.

AUTRES PAYS : F 16

PUBLICATIONS DISPONIBLES

(Extraits)

1^o Au siège de *La Revue Réformée*, cf. page 3 de la couverture : France
15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue.

	F
Birger GERHARDSSON, Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif	4,50
Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)	4,50
Jean DE SISMONDI (1773-1842). Précursor de l'Economie Sociale	6,
Pierre BOURGUET, Opinions sur le Concile (2^e éd.)	6
Jean CALVIN, Sermons sur la mort et passion du Christ (Esais LIII)	5,
La Nativité :	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	4,—
2. Le Cantique de Marie	4,—
3. Le Cantique de Zacharie	4,—
4. La Naissance du Sauveur	4,—
Les quatre fascicules ensemble	12,—
Sécularisation du Monde moderne, par H. DOOYEWERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc.	5,—
G. C. BERKOUWER, Incertitude moderne et Foi chrétienne	4,50
Théodore de BÈZE, La Confession de Foi du Chrétien, Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	10,—
Herman DOOYEWERD, La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne	6,—
Pierre LESTRINGANT, Le Ministère de l'Eglise auprès des malades	9,—
John MURRAY, Le Divorce	6,—
Arthur PFENNINGER, Pour l'Honneur de Dieu (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en trois actes, adaptation française d'Edmond Duménil	4,50
Auguste LECERF :	
<i>La Prière</i>	5,—
<i>Des Moyens de la Grâce</i>	6,50
<i>Le Péché et la Grâce</i>	5,—
Pierre MARCEL :	
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	10,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	4,50
<i>Gethsémané</i>	2,—
<i>Le témoignage en parole et en actes</i>	2,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	3,—
2^o A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6^e.	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu, Catéchisme réformé</i>	9,60
<i>A l'Ecoute de Dieu, Manuel de direction spirituelle</i>	7,—
<i>Catholicisme et Protestantisme, Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine. 4^e éd., « Les Bergers et les Mages »</i>	6,60
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France, ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »</i>	3,—
Jean CALVIN :	
<i>Brève Instruction chrétienne, Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »</i>	3,90
<i>Petit Traité de la Sainte-Cène, Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »</i>	3,90
<i>Institution de la Religion Chrétienne, 4 volumes, « Labor et Fides ».</i>	
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse, « Labor et Fides ».</i>	
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains, « Labor et Fides ».</i>	
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens. A paraître fin 1964, « Labor et Fides ».</i>	